

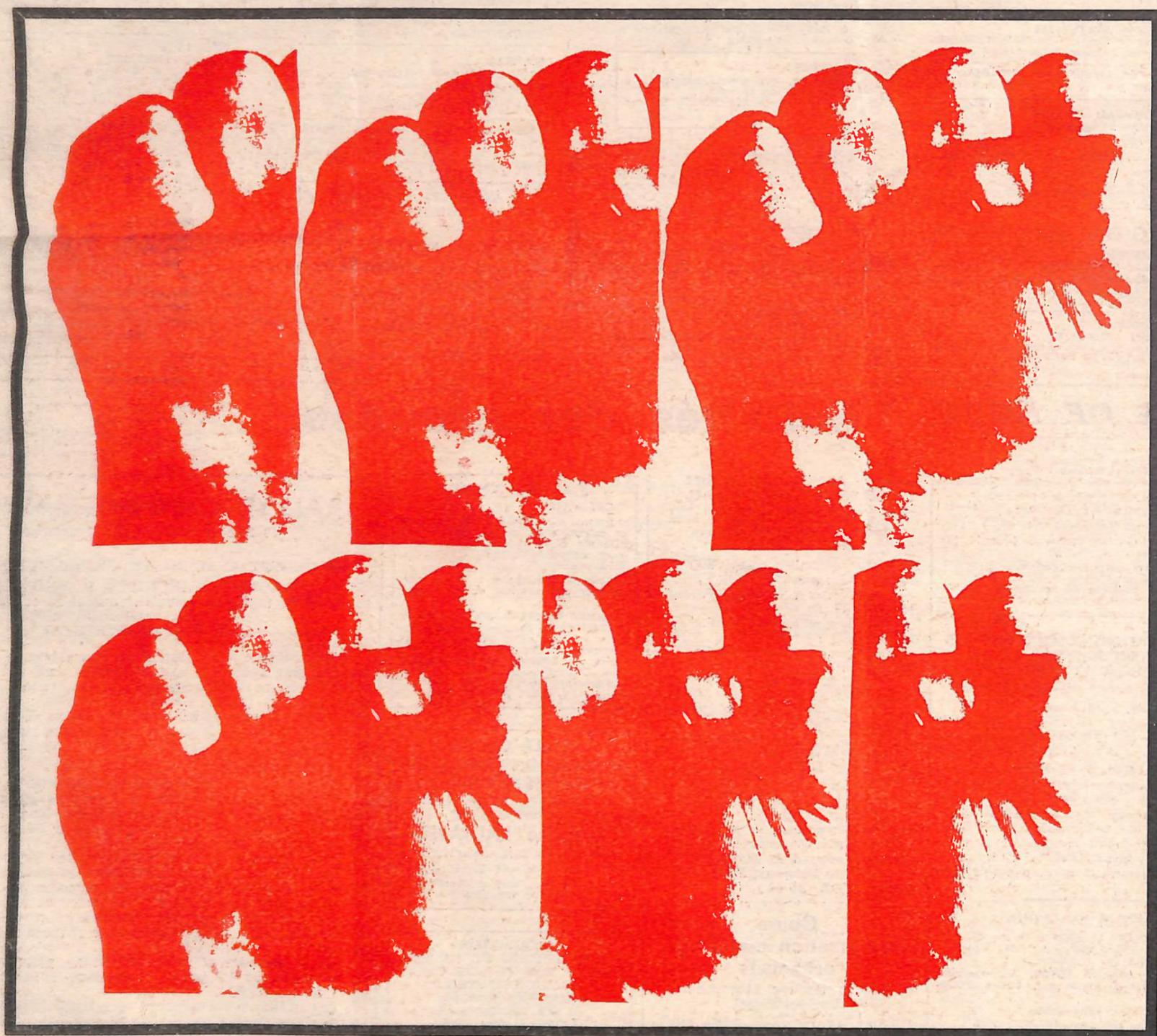
Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 123 - juin 1966 2 F.

L'émancipation des travailleurs sera
l'œuvre des travailleurs eux-mêmes



Guerre au Parlementarisme

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe :
Samedi 4 juin, à 17 heures précises
110, Passage Ramey, PARIS (18^e)
Tous les militants sont priés d'être présents
Ordre du jour important

Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, téléphoner à ORNano 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Réunion chaque semaine dans le 13^e arrondissement et vente du journal tous les dimanches, rue Mouffetard. Pour tous renseignements, écrire à Roman Finster, poste restante, 23 bis, Paris.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

NOUVEAU GROUPE GROUPE LIBERTAIRE EUGENE-VARLIN
Formation d'un groupe anarchiste au quartier latin. Réunion chaque semaine. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

REGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Moirie (deuxième et quatrième mercredis)

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BOULOGNE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

CORBEIL
Formation du Groupe Anarchiste EMILE HENRY, à CORBEIL et aux environs. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

NANTERRE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3 rue Ternaux, Paris (11^e).

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O).

BANLIEUE SUD DE PARIS
Formation du Groupe Libertaire KROPOTINE. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

SCEAUX GROUPE LIBERTAIRE KROPOTINE
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie

AVIGNON
Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à Jacky BLACHERIE, route de Grillon, VALREAS (Vaucluse).

AMIENS Formation d'un groupe anarchiste à Amiens et aux environs
Ecrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à : Ph. JACQUES, 21, rue Maignon, BORDEAUX.
Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère)

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Larivière, LYON (3^e).
GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE - CENTRE, MARSEILLE-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE**, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
Formation d'un groupe anarchiste dans les départements de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe.
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui s'occupe de la formation de ce groupe

MONTLUCON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, MONTPELLIER.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique)

GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37 boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

ASSEMBLEE GENERALE DE LA REGION PARISIENNE : DIMANCHE 5 JUIN 1966
Salle Lancry, 10, rue de Lancry, à 9 heures
Ordre du jour : projet de réforme des structures de la R.P., présenté par les J.R.A. et le groupe de Nanterre.
(Réserve aux membres de la F.A.)

LORRAINE GROUPE SACCO-VANZETTI
Section Thionville : s'adresser à PIRON Louis, 19, promenade Leclerc.
Section Metz - Nancy : s'adresser à GENOT Daniel, 42 bis, rue des Allemands, Metz.

YOYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

NORMANDIE GROUPES LIBERTAIRES DE L'EURE EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
GROUPES LIBERTAIRES DU CALVADOS
Pour tous renseignements, s'adresser à J.-P. BELLIARD, Ecole à Courson, par St-Sever (Calvados).

GROUPE LIBERTAIRE DE LA SEINE-MARITIME LE HAVRE BARENTIN GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser à JACQUINOT, 150, rue René-Bozille, LE HAVRE (Seine-Maritime).
GROUPE JULES-DURAND ROUEN
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, Rouen (Seine-Maritime).

RENNES et environs GROUPE ANARCHISTE
Ecrire : René-Michel MIRIEL 151, rue de Châtillon, 35-Rennes.

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freydeure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire)

SAINT-NAZAIRE
Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16 rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulins, TOULOUSE (Haute-Garonne)

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

VAR LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-Ollioules

FEDERATION ANARCHISTE
section anarchiste bruxelloise pour tous renseignements et contacts :
Jacques Lambinet
134, avenue de l'Eté, Bruxelles-5

PRÈS DE NOUS

Foyer Individualiste d'Etudes Sociales - Paris
Au Café St-Séverin, 3, place St-Michel
Dimanche 12 juin à 14 h. 30
L'HOMME ET L'UNIVERS
par Georges PION
Réunions du Foyer les vendredis 3 et 10 juin à 20 h. 30
Pour clôturer la Saison :
Le vendredi 17 juin à 20 h. 30 :
Soirée poétique de la Chanson
avec Audition d'œuvres inédites non-conformistes

MANIFESTATIONS COMMEMORATIVES DU SOUVENIR DIMANCHE 12 JUIN 1966
sous la présidence de Jean Cotereau
1^o **LE MATIN, à 11 heures :**
Place Maubert, Paris (5^e), devant le socle de la statue d'Etienne Dolet, Maurice Laisant prendra la parole pour la F.A.
2^o **L'APRÈS-MIDI, à 15 heures :**
Pour le deuxième centenaire de la mort du martyr de l'intolérance clérical, grande réunion publique dans le square Nadar, en haut de la rue Saint-Elleuthère (Butte-Montmartre), devant le socle de la statue du Chevalier de La Barre.
Maurice Joyeux prendra la parole pour la F.A.

AMIS DE HAN RYNER
Réunion **SAMEDI 11 JUIN** à 20 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (M^o : St-Placide ou Montparnasse).
Causerie de Marcel RENOT, Vice-Président des A.H.R. : « Un cœur pur, Lucien BOURGEOIS ».
Une discussion amicale suivra.
Invitation cordiale aux sympathisants.
Anarchisme et Non-Violence
Boîte aux lettres : Michel Tchernowski, 16, rue Neuve-de-la-Charbonnière, Paris (18^e).
En communications :
L'idée de Non-Violence n'est pas originale pour le mouvement Anarchiste mais celui-ci ne lui avait pas accordé l'importance qu'elle mérite. La revue « Anarchisme et Non-Violence » se propose donc de remettre cette idée en valeur.
Au sommaire du n° 4 :
Révolutionnaire !
Jalons.
Evolution, révolution ou éducation.
Informations objectives.
Méthodes d'action directe : la manifestation.
Franz Fanon, la décolonisation dans la violence.

Activités des groupes

GALA ANNUEL DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Liste des numéros des programmes vendus le 29 avril à la Mutualité, sortis gagnants et non encore réclamés.
N° 000 464 : une glace biseauté valeur 500 F.
N° 00 203 : un livre relié valeur 26 F.
N° 000 047 : un livre relié valeur 20 F.
N° 000 298 : un livre relié valeur 19 F.
N° 000 546 : un livre relié valeur 16 F.
N° 000 708 : Le Palais d'hiver, roman de R. Grenier
N° 000 102 : Le roi des rats de Maurice Frot.
N° 000 219 : Le roi des rats de Maurice Frot.
N° 000 036 : Le roi des rats de Maurice Frot.
N° 000 510 : Le Consulat polonais de M. Joyeux.
Pour retirer ces cadeaux, adressez-vous à la librairie Publique, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). (Tél. : VOL. 34-08.)

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18^e)
tél. : ORN. 57-89
Les cours reprendront début octobre.

CONGRES D'ESPERANTO A BORDEAUX
Le mouvement espérantiste ouvrier des pays de langue française (« SAT Amikara ») dont le congrès a lieu chaque année à Pâques, s'est réuni cette année à Cenon, dans la banlieue de Bordeaux.
Une centaine de délégués venus des quatre coins de la France et de la Belgique wallonne, auxquels s'étaient joints quelques représentants des mouvements néerlandais, italiens et allemand, ont étudié pendant trois jours leurs problèmes d'organisation et les moyens de dif-

F.A. TRESORERIE
COTISATIONS 1966. — Nous demandons aux trésoriers de groupes et adhérents de la F.A., de ne pas attendre plus longtemps à régler leurs cotisations 66, au C.C.P. de la Trésorerie.
Cotisation minimum : 1 F par mois et par adhérent ou 12 F par an
CAISSE DE SOLDARITE ET FONDS D'EDITION. — Nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds : Caisse de Solidarité et Fonds d'Édition. D'avance merci !
Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.

CERCLE D'ETUDE ET D'ACTION LIBERTAIRE DE MONTREUIL
Vendredi 17 juin 1966, à 21 heures, conférence par **Maurice LAISANT**
« POURQUOI JE SUIS ANARCHISTE ? »
Café-Tabac « LE BALTO », 182, rue de Paris, à Montreuil (Métro : Robespierre)

ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DES PHILOSOPHIES RATIONALISTES
Assemblée générale des adhérents
Lundi 30 mai 1965 à 20 h 30
3, rue Ternaux, à Paris-11^e

fusion et d'expansion de la langue internationale. Outre les séances de travail des exposés d'une haute tenue, des soirées de variétés ou alternaient le folklore et la bonne humeur bordelaise ont montré la vitalité de la langue internationale et son aptitude à servir toutes les circonstances de la vie pratique et de la culture.
Dans le cadre de ce congrès, des examens ont eu lieu, au niveau élémentaire et au niveau pédagogique et un vœu a été exprimé auprès de l'Institut français d'espéranto en vue de la création d'un séminaire destiné à la formation accélérée des professeurs.

CERCLE D'ETUDES ET D'ACTION LIBERTAIRE DE MONTREUIL
Réunions : 1^{er} et 3^e mercredis de chaque mois. Renseignements, adhésions : Robert PANNIER, Résidence André-Morel, 921, 93-Montreuil.

RALLYE-CAMPING ANNUEL
et fête champêtre (le dimanche) avec
LE GROUPE ANARCHISTE LOUISE-MICHEL et le GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
vendredi 24 (après le travail), samedi 25 et dimanche 26 juin prochains
à **ST-NOM-LA-BRETECHE**

Militants de la Région Parisienne, jeunes camarades des Groupes, auditeurs, sympathisants, amis qui suivez nos conférences, nos colloques, nos efforts, venez passer avec nous quelques bonnes heures de détente : rire, entrain, joie, amitiés fraternelles seront présents dans ce joli et pittoresque coin de forêt où chaque année nous plantons nos tentes.
Renseignements :
Départ des trains GARE ST-LAZARE (en semaine, trains très fréquents) pour le dimanche 26 juin, départ à partir de 8 h 24 le matin, ensuite départ toutes les demi-heures à 24 et 54, jusqu'à 15 h 54 (après cette heure départs plus espacés).
Pour le retour à Paris, départ toutes les demi-heures. La gare de St-Nom-la-Breteche se trouve en pleine forêt. A la sortie de la gare, le parcours au lieu de la rencontre sera fléché (F.A.). Ce parcours est très court.
Au guichet du départ, demander un billet « BON DIMANCHE ». Vous obtiendrez une réduction très appréciable.
Les camarades et amis venant en voiture prendront la direction de la gare de St-Nom-la-Breteche et là, suivront les flèches.
Les militants installeront des tentes supplémentaires (refuge appréciable en cas de pluie ou de vent), mais le beau temps sera de la fête, nous l'espérons.

RELATIONS INTERIEURES :
Tout sympathisant désireux d'adhérer à la Fédération Anarchiste est prié de prendre contact avec notre secrétaire aux relations intérieures, Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).
Le congrès s'est terminé par une excursion au bassin d'Arcachon, avec visite de la papeterie de Faturet et des installations ostréicoles. Pour tous renseignements concernant l'Espéranto, s'adresser à SAT Amikara, 67, avenue Gambetta, Paris (20^e).

On a perdu un Cardinal

Salut Camarades !

par Maurice Joyeux

Nocher vient de terminer son numéro. L'auditeur de France-Inter reprend son souffle en s'appliquant à digérer la ration d'artistes décadents et d'intellectuels dévoyés que le Gaudisard de la radio nationale lui fait ingurgiter chaque soir. Soudain, la voix du speaker retentit. En quelques mots, il relate le stupéfiant enlèvement de Mgr Ussia, conseiller de l'ambassadeur d'Espagne au Vatican. Puis le timbre se fait plus grave pour déclarer : « Nous allons maintenant vous faire entendre un document inédit, recueilli par un de nos reporters ».

Le journaliste interroge :

— La Presse a déclaré que Mgr Ussia avait été enlevé par des anarchistes espagnols ? Est-ce exact ?

La réponse, anonyme naturellement, et le lecteur comprendra pourquoi, est claire et nette :

— C'est exact ! Comme l'a déclaré notre camarade Luis Edo à Madrid, ce sont des militants libertaires qui se sont emparés du conseiller auprès du Vatican.

Des hommes parlent d'abord en français, puis en espagnol. Des hommes qui sont des militants anarchistes, et l'auditeur, soudain intéressé par l'insolite, apprend à la fois qu'il existe dans les prisons du pays où il passe des vacances dorées des milliers de prisonniers politiques et, de par le monde, des hommes qui sont décidés à tout pour les faire libérer et qui n'hésitent pas, lorsque cela leur est possible, à le crier à la radio.

Tout a commencé il y a quelques semaines. J'avais, il y a deux mois, signalé l'étrange faiblesse d'anciens militants anarchistes qui avaient pris contact avec la Phalange et les syndicats verticaux. Faiblesse qui, aujourd'hui, tourne à la forfaiture. La résistance intérieure a réagi et, appelé par ses camarades, Luis Edo est à Madrid. A travers des difficultés d'où le pittoresque n'est pas exclu, il tient une conférence de presse, clandestine naturellement, où le représentant de l'Agence France-Presse est présent. Seul, « Le Monde » et quelques journaux de province signaleront les déclarations du mouvement libertaire qui rejette toute collaboration avec le régime franquiste et condamne formellement les tractations entreprises par des personnages qui ne représentent qu'eux-mêmes. Bien qu'étant au courant de cette déclaration, la presse franquiste la passera sous silence, occupée à exploiter au maximum le mariage contre nature de syndicalistes fatigués avec Franco-« la-muerte ». Ce silence, le groupe libertaire engagé dans l'action s'y attendait. Pour le crever, il possédait un atout maître, l'enlèvement de Mgr Ussia. L'effet fut foudroyant. La nouvelle, diffusée tard dans la nuit par la radio de Madrid, sortit de leur lit tout ce que la capitale compte de flics de l'échelon ministériel aux commissariats de quartiers. Le lendemain matin, les militants de la clandestinité qui, de bonne heure, s'arrêtaient devant les kiosques, pouvaient voir à la une des quotidiens s'étaler les trois lettres de légende : C. N. T. ! Des groupes s'agglutinaient autour des crieurs de journaux. Des discussions s'engageaient dans la rue ; la radio fulminait ; la flicaille s'affairait. Que disait cette presse ?

Elle condamnait l'enlèvement, bien sûr. Elle parlait de complot communiste, injurait l'émigration libertaire certainement. Des broutilles habituelles sans grande importance ! Mais surtout, cette presse démentait tout accord de la C.N.T. clandestine et de l'opposition libertaire de l'intérieur avec les syndicats fascistes. Pour

la première fois, elle reconnaissait que la phalange n'avait pris contact qu'avec quelques anciens syndicalistes qui ne représentent qu'eux-mêmes. Luis Edo et ses amis du groupe clandestin libertaire avaient gagné ! La combinaison fasciste était désamorcée, les renégats démasqués.

Et nos camarades pouvaient alors faire cette déclaration, que nous avons tous lue, qui reliait la conférence de Madrid et l'enlèvement de Rome et qui donnait à cette action deux objectifs. La condamnation du complot de Madrid qui avait pour but de discréditer la C.N.T. clandestine. La libération des prisonniers politiques. Le premier de ces objectifs est aujourd'hui pleinement atteint.

Mais si le coup porté fut efficace à Madrid, son retentissement ne fut pas moins grand dans le monde entier. A Paris, les titres les plus fantaisistes ornèrent la une des quotidiens à scandale. On parla des Basques, on affirma l'accord de l'évêque à son enlèvement, on fit intervenir Jacqueline Kennedy dans un scénario qui aurait mérité la signature d'Abel Gance. Le document diffusé sur France-Inter devait remettre les choses au point. Le lendemain, une autre déclaration, elle aussi anonyme mais provenant également de source autorisée confirmait sur Europe n° 1 la première. De leur côté, nos amis Daniel Guérin et Ch. A. Bontemps, avec le talent que chacun leur reconnaît, profitaient de l'énerverment pour tracer à Radio-Luxembourg les grandes lignes de notre action libertaire et pour dénoncer les crimes de Franco.

En Italie, la presse se déchaîna. Les carabinieri se mirent en route. Ils courent encore ! On dit que seules les sollicitations pressantes de l'ambassadeur d'Espagne empêchèrent le Pape de faire une déclaration qui, même nuancée, risquait de mettre Franco en difficulté devant son clergé. De toute façon, ce que voulaient nos camarades c'était attirer l'attention du Vatican sur la situation des emprisonnés politiques. Ils sont bien trop réalistes pour ne pas avoir compris qu'une intervention de ce genre, pour être efficace, ne peut être rendue publique et il y a gros à parier que, sur ce deuxième objectif et après la manifestation des prêtres de Barcelone, leur action sera payante. C'est pourquoi ils ont relâché ce petit évêque folot, ahuri de son aventure et balloté comme un bouchon sur la grande vague de douleurs qui déferle sur l'Espagne.

Salut camarades ! On avait perdu un évêque, vous avez rendu un cardinal, car j'espère bien qu'après avoir passé douze jours pour un héros vaudra à notre « fugueur » la pourpre avec la bénédiction de notre saint père le pape et celle du groupe du « Premier Mai ». A moins qu'on ne l'envoie faire pénitence dans un de ces sombres monastères qui sont à la fois la parure de l'Italie et des opérètes anticléricales.

Salut camarades ! Vous avez rappelé au monde goguenard et souriant qui, pas un instant, n'a cru qu'il puisse arriver malheur à l'infortuné prêtre, que l'anarchie n'était pas seulement le courage, mais qu'elle était encore la précision dans l'organisation.

Salut camarades ! Partout, sur cette terre où il existe des anarchistes, vous leur avez confirmé que l'anarchie, en aucun cas, ne capitulera devant l'oppression et qu'elle saura tirer d'elle-même toutes les ressources nécessaires pour la libération de l'humanité.

Salut camarades, et à bientôt !

Sommaire

N° 123 - juin 1966

Page

PROPOS SUBVERSIFS

A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
Le Père PEINARD	5
Faits divers	5
par Michel CAVALIER.	
Clins d'œil	7
par Maurice LAISANT.	

EN FRANCE

A la Face du Monde	5
par Yves DELAPORTE.	
Un étouffement difficile	4
par J.-L. GERARD.	

CLÉRICALISME

Religion et Racisme	5
par Daniel FLORAC.	
Un moralisateur mal inspiré	7
par Robert PANNIER.	

SYNDICALISME

Juin 36	8 et 9
par Maurice JOYEUX.	

HISTOIRE

Pionniers de l'éducation libre (III)	11
par René BIANCO.	
Le Mythe Marxiste	16
par Maurice LAISANT.	
Les Martyrs de Chicago	11

DANS LE MONDE

Actualité Anarchiste	12
Le déclin du Führer Arabe	4
par CASTIELLA.	
Les Manifestations à Da Nang	6 et 7
par VO CHINH PHU.	
Là-bas ça coûte cher	10
par Denis DURAND.	
Les Anarchistes en Roumanie	10
par Gui SEGUR.	

LETTRES, ARTS, SPECTACLES

De la décomposition culturelle	13
par Guy ANTOINE.	
Les Essais Fantastiques du Docteur Rob	13
par Maurice LAISANT.	
A travers les revues	12
par Jacques SOREL.	
Disques	14
par J.-F. STAS.	
Variétés	14
par Suzy CHEVET.	
Peinture poésie	14
par J.-L. GERARD.	
Sculpture	14
par KOTTELANNE.	
Le livre du mois	15
par Maurice JOYEUX.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Maurice Laisant

Le directeur de la publication :



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Le déclin du Führer arabe

1956 : Un an après la conférence des « forces montantes », à Bandoeng, le piteux échec de l'expédition de Suez contribuait à faire de Nasser le leader incontesté du monde arabe et le principal prétendant au rôle de dirigeant du Tiers monde. Dix ans plus tard, le dictateur égyptien subit de cuisants échecs : en quelques mois, ses deux plus fermes soutiens, Ben Bella et N'Krumah, ont connu le goût amer des geôles ou de l'exil. Quant à Fidel Castro et Sekou Touré, ses autres amis inconditionnels, ils doivent faire face à des difficultés intérieures grandissantes ; Sukarno, lui, n'est déjà plus qu'un jouet entre les mains des militaires...

Ce ne doit pas être sans quelque vertige que le Raïs voit ses plus fidèles compagnons de route être renversés : aussi tente-t-il de jouer sa dernière carte, celle de l'unité arabe — sous direction égyptienne, cela va de soi. Mais, la malheureuse tentative d'union avec la Syrie ayant abouti à l'éphémère RAU n'a pas peu contribué à dessiller les yeux des dirigeants arabes et à accroître leur méfiance envers l'Égypte. Aussi l'appel à l'union sacrée contre Israël reste-t-il pour Nasser sa dernière chance de rallier l'opinion arabe autour de sa personne. Malheureusement pour lui, on ne fait pas impunément de la surenchère pendant des années sans que la lassitude finisse par s'emparer des plus fanatiques : on sait ce que valent les belles déclarations, et qui croira qu'un seul Marocain ou un seul Algérien est prêt à aller se battre pour « libérer la Palestine » ? Le maintien d'excellentes relations entre le Maroc et l'Allemagne fédérale, l'emprisonnement au Liban d'activistes palestiniens, la guerre du Yémen, le problème kurde, les désaccords sur le financement des opérations militaires, les déclarations de Bourguiba en faveur de négociations avec Israël (1) : autant de failles dans le mythe de l'unité arabe. Plus personne ne croit à la possibilité d'une victoire militaire sur Israël, mais ce serait trahir la cause arabe que l'avouer, du moins publiquement (2). En tout cas, ceux qui font les frais de l'opération, ce sont les réfugiés, que les gouvernements arabes prennent bien soin de maintenir dans une effroyable misère : d'abord pour entretenir la haine contre Israël, ensuite parce que les intégrer dans la vie nationale serait reconnaître implicitement que leur retour en Palestine n'est pas pour demain.

De plus en plus isolé sur la scène internationale, attaqué sur sa droite, Nasser se voit contraint de se rapprocher des communistes : faut-il ajouter que ceux-ci sont trop heureux de se précipiter sur les quelques miettes qu'on leur jette ? Oublié, le chef du P.C.E. torturé à mort dans les prisons nassériennes ! Les marxistes égyptiens, auxquels les leçons de l'histoire n'apprennent jamais rien, recommandent l'erreur du P.C. indonésien : par leur soutien inconditionnel à un homme qui sert d'eux par opportunisme, et qui apparaît de plus en plus comme étant en perte de vitesse, ils démobilisent les travailleurs qui leur font confiance et s'apprennent à les livrer à l'inévitable réaction de droite : les 300 000 Indonésiens massacrés témoignent de la criminelle sottise d'une telle politique.

Pour que Nasser n'hésite pas à s'acquiescer ainsi avec le diable (car pour un Musulman, le marxisme c'est l'incarnation du Mal), il faut qu'il se sente aux abois : tout semble le désigner comme devant être la prochaine victime du reflux de la vague qui, sous couvert de progressisme, a instauré dans les pays sous-développés les pires dictatures.

CASTIELLA.

(1) Il faut être bien naïf pour parler du « courage » et de l'« indépendance » du « chef suprême de la Révolution », comme le font les hebdomas de gauche : la politique de plus en plus pro-américaine de Bourguiba en dit long à ce sujet.

(2) Car en privé — cynisme ou inconscience ? — on ne se gêne guère : un haut fonctionnaire algérien nous avouait récemment qu'une partie au moins des membres de son gouvernement n'avaient aucune illusion à ce sujet et étaient même convaincus du bien-fondé de certaines thèses israéliennes. Mais, nous expliquait-il, la cause de l'unité arabe passe avant tout...

UN ÉTOUFFEMENT DIFFICILE

MALGRE toutes les bonnes volontés conjuguées pour la mise en veilleuse de l'affaire Ben Barka, l'opération Silence ne se déroule pas tout à fait comme l'avaient prévue ses stratèges. Ainsi le supplément d'information ordonné par la chambre d'accusation oblige le juge Zollinger à reprendre un dossier dont il se croyait bien débarrassé.

Mais il ne faut pas se leurrer, ce n'est pas encore demain que l'on saura tout. Du moins peut-on s'attendre à quelques tentatives de diversion. En tout cas, nous n'en serons pas les dupes.

LE 23 avril, j'ai assisté en la salle Chopin-Pleyel, à la Conférence Nationale pour la vérité sur l'affaire Ben Barka organisée par le Comité National créé au lendemain du meeting du 25 janvier, par les partis de gauche, plusieurs syndicats et associations (cf. le M.L. n° 121, avril 66). Au cours de la séance de l'après-midi (car le matin je n'étais pas « libre ») j'ai rencontré là les quelques journalistes qui sauvent « l'honneur du navire » en dépit des prétentions et protestations de son capitaine. Jacques Derogy (de l'Express) intervenant à la tribune a fait quelques révélations dont la plupart des journaux se sont emparés. Alain Guérin (de L'Humanité) est également intervenu tandis que Claude Angeli (du Nouvel Observateur) restait à sa place dans la salle. Mais il était intervenu au cours de la séance du matin.

C'est surtout grâce à eux, il ne faut pas l'oublier, que le silence ne parvient pas à se faire sur un crime (je pèse mes mots. L'arrestation illégale suivie de séquestration est un « CRIME », articles 341 à 344 du Code pénal) qui gêne bien des gens parmi ceux aujourd'hui au pouvoir.

ET c'est encore un journaliste, Daniel Sarne, ancien chroniqueur judiciaire à Paris-Jour, qui lutte à sa manière contre le silence en publiant un livre « L'affaire Ben Barka » (La Table Ronde, éd.).

Certes l'auteur et l'éditeur ont travaillé « contre la montre » pour être les premiers à sortir un ouvrage sur

l'affaire et ils ont réussi. Mais la tenue générale de l'œuvre s'en ressent. Les épreuves ont-elles été corrigées ?

Je passe sur les coquilles orthographiques (encore que, pardonnables dans un journal, elles soient désagréables dans un livre). Mais que dire des erreurs de dates ?

Dans la chronologie d'une affaire de cette importance, et dans toute chronologie, l'auteur, l'éditeur ne doivent pas se permettre la moindre fantaisie. Voici pourtant ce que j'ai relevé dans « L'affaire Ben Barka » :

— page 92 (deux fois) et page 93 (une fois) il est question du voyage du 20 octobre à Genève; il faut lire : 20 septembre.

— page 111, il est encore question du voyage à Genève mais, cette fois, du... 20 novembre; il faut toujours lire : 20 septembre.

— page 143, encore le voyage du 20 octobre à Genève; il faut lire : septembre.

— page 150, « le 26 février, au cours d'une conférence de presse organisée par le Comité » (issu de France-Maghreb) pour la vérité sur l'affaire, Maurice Clavel prenait la parole; il faut lire : 25 février.

— page 168, « le 20 octobre quand on enleva Ben Barka »; il faut lire : 29 octobre.

Enfin, une erreur de prénom : — page 211, « Roland Schwartz »; il faut lire : Laurent.

POUR le reste, ce premier livre sur l'affaire ne présente pas que des défauts.

Un des témoins du jeune barreau dont j'ai déjà parlé (cf. le M.L. n° 116, novembre 65) M° Jean-Marc Varaut y publie d'abord un essai de 37 pages qu'il intitule « VERS UNE JUSTICE TOTALITAIRE ». Varaut démontre avec brio que l'affaire confirme :

« 1° que l'indépendance de la justice est devenue illusoire, que la justice sereine des magistrats semble là désormais pour enregistrer les résultats de la justice expéditive des Polices.

« 2° que les pouvoirs de ces Polices sont devenus innombrables et par conséquent exorbitants.

« 3° que l'opinion est tenue dans l'ignorance du fonctionnement des institutions judiciaires... »

Au passage il observe que quand de Gaulle dit « QUE LES BONS CITOYENS SE RASSURENT » « cela signifie que les autres, les mauvais citoyens, ceux qui ne sont pas de l'avis de l'Etat, peuvent craindre ».

« Ce qui étonne dans l'affaire Ben Barka, c'est qu'elle étonne les élites. » Et il conclut : l'affaire « annonce, à brève échéance si nous n'y prenons garde, l'avènement d'une justice totalitaire assujettie à un pouvoir dont la règle sera le droit régalien ».

Suit une intervention (deux pages) de M° Roland Dumas, avocat de la partie civile. Il y note :

« Aujourd'hui, le régime des polices parallèles menace les citoyens dans l'intégrité de leurs personnes. »

Puis une intervention (trois pages) de M° René Hayot, avocat de Lopez, chef d'escadre à Orly et agent du S.D.E.C.E.

A la page 55 commence réellement le travail de Daniel Sarne par une liste des principaux personnages. Suit une chronologie de mai 1965 au 9 mars 1966. Dans deux chapitres distincts Sarne examine le cas de ceux qu'il appelle « LES COUPABLES » et « LES NON-COUPABLES ». Il consacre le chapitre suivant au rôle de la justice. Enfin il tire la leçon de la conférence de presse de De Gaulle du 22 février.

« Que les bons citoyens se rassurent » cela signifie : « Ou bien vous exceptez que Ben Barka ait été enlevé au mépris de tous les droits des individus et pour des raisons que vous n'avez pas à connaître, que vous devez accepter d'ignorer tous les jours parce que nous n'admettons pas que l'on doute de ce que nous disons et faisons, ou bien un jour vous pourrez être vous aussi un Ben Barka qu'on enlève... »

POUR ma part, je m'en tiens toujours au communiqué des avocats de la partie civile publié le 26 février : « Tant que l'on ne saura pas exactement quel a été le sort de Mehdi Ben Barka, on ne pourra considérer l'information judiciaire comme terminée. »

Jean-Louis GERARD.

A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER

TURLUTUTU !

Quand on me dit que décidément l'Eglise s'est améliorée, bonifiée, en prenant de l'âge; que l'anticléricalisme est périmé, que les bûchers c'est de la vieille histoire, que l'Inquisition a fait son mea culpa; qu'il faut être de bien mauvaise foi pour nier l'aggiornamento, et le souffle libéral qui tousse depuis le concile la robe des cardinaux; que tout de même il est bon qu'un pouvoir spirituel vienne rappeler la dignité de l'homme au matérialisme des Etats et affirmer les droits de Dieu face à la science sans conscience et à la nature athée, un mot catégorique me monte subitement aux lèvres :

Turlututu !

Quand on me dit que, mais non ! les gouvernements ne sont plus ce qu'ils étaient; que c'est bien fini des « combines » de jadis, de la malpropreté des politiciens et du machiavélisme des chancelleries; que les hommes d'Etat n'ont plus d'autre objet, de nos jours, sinon l'intérêt du peuple et le bien-être des travailleurs; que le pouvoir s'est libéré des pressions occultes qui lui dictaient ses actes et n'avait jamais été aussi ennemi des censures et des entraves, je ne vois guère à répondre que ce mot qui me paraît explicite et péremptoire :

Turlututu !

Quand on me dit que l'armée s'est transformée au point d'être méconnaissable, qu'elle n'a plus rien

de commun avec l'armée de papa, à preuve la disparition du genre courtelinesque et du comique troupié; qu'il n'y a plus de généraux « boutons de gêtres » ni d'adjudant « irez en perm' avec mes bottes »; que les officiers g. d. v., c'est de la préhistoire; que la caserne est devenue un lieu fréquentable, presque sain, où l'on apprend beaucoup plus à vivre et à réfléchir qu'à mourir et à tuer; qu'un « nouvel esprit » est entré dans nos régiments en même temps que les nouveaux uniformes, et qu'aujourd'hui être soldat c'est tellement bon qu'on en mangerait, au point d'ailleurs que, loi ou pas loi, personne, mis à part quelques énergumènes, ne veut être objet de conscience, c'est spontanément que je donne cette appréciation :

Turlututu !

Quand M. Maurice Bardèche et d'autres bonhommes de son bord allèguent que le fascisme est une doctrine excellente, salutaire et humaine; qu'on l'a mal comprise, mal jugée; qu'en fait, rien n'est plus désirable, plus nécessaire, plus fertile en vertus que le fascisme, et que l'on commet une grande erreur en le jugeant sur quelques Guernica, quelques Lipari et quelques Dachau, peccadilles exagérément grossies de sa jeunesse primesautière, je ne trouve à rétorquer que ceci à M. Maurice Bardèche et à ses pareils :

Turlututu !

Quand on me dit que seuls les calomnieux professionnels s'obstinent à ne pas voir quels changements ont eu lieu dans

le parti communiste, qui en font désormais le parti de la justice et de la liberté; que certes il y a eu des excès, mais que des autocritiques sincères (auxquelles seuls quelques fanatiques refusent d'ajouter foi) les ont effacés et réparés, allant parfois jusqu'à la réhabilitation des victimes; que — parole de marxiste-léniniste ! — le parti est dorénavant acquis à la pluralité des opinions, au dialogue ouvert, au respect de toute pensée et de toute expression, je ne puis me retenir de dire ceci :

Turlututu !

Bref, quand l'Eglise dit : « C'est promis, je ne brûlerai plus, je n'opprimerai plus, je ne mentirai plus ! »; quand d'Etat dit : « Jamais plus je ne persécuterai ni ne tricherai »; quand l'armée dit : « Fini de brimer, finir d'abrutir ! Venez chez moi apprendre à devenir des hommes »; quand les fascistes disent : « Oublions les camps, jamais plus nous n'exterminerons ! »; quand le parti communiste assure : « Oublions les purges, jamais plus nous ne liquiderons physiquement, outre nos adversaires, nos alliés de la veille taxés de perfidie et de trahison ! Eh bien ! de même que les bêtes n'ont que leur cri pour protester, si nous n'avons que ce mot à répondre, jetons-le leur à la face :

Turlututu !

Réponse adéquate et décisive de ceux qui ne sont pas dupes quand on cherche à les circonvenir et à les embobeler par des menteries et des sornettes.

P.-V. BERTHIER.

UNE BELLE BANDE DE CONTRES

Moi je trouve que le Mitterrand, dans son genre, c'est un petit marquant. Depuis qu'il s'est découvert une vocation d'homme de gauche, il ne se sent plus pisser ce brave homme ! Et comme, malgré tout, il ne peut tout de même pas compter sur ses mérites pour continuer à apporter, volontairement ou non, sa contribution au remplissage des colonnes des quotidiens de tout poil et de toutes tendances, il a eu une idée géniale : constituer un contre-gouvernement !

Personne ne prend ça au sérieux, bien sûr ! Mais ça permet à toute une « armada » d'hommes de gauche de tartiner à longueur de colonnes sur les mérites et les « non-mérites » du beau François... tout en exposant, plus ou moins en douce, des conceptions électoraux qui n'ont rien à voir, bien sûr, avec l'industrie fromagère...

Notre zozo-fantôme s'est donc entouré d'un petit nombre de fantômes en état de décomposition avancée, qui distillent à distance les relents merdeux de leur activité passée, et il a soupoudré le

tout avec une pincée de petits technocrates de bas-étage issus des « clubs » où un certain nombre de « républicains » cogitent sur les moyens de sortir d'un incognito qui leur pèse aux épaules.

Et tout ce petit monde s'agite. Si je ne craignais pas d'être grossier, je dirais qu'il ne nous feront jamais tant rire qu'ils nous font chier... mais comme je ne suis pas grossier, je ne le dirai pas.

Faudrait quand même se méfier : des fois que ces braves gens se mettent à nous faire payer des contre-impôts pour contre-financer une contre-force de frappe, ou nous contraignent à des contre-manifestations pour ne pas obtenir de contre-augmentations de salaires, ou... la liste peut s'allonger à volonté, à moins...

A moins qu'on ne se décide à utiliser certains moyens de défense, comme par exemple contre-balancer cette bande de contres à contre-coups de pieds dans le contrebas du dos.

Moi, je ne suis pas contre.

Le Père Peinard.

FAITS DIVERS

LES BEATNIKS

Le phénomène beatnik est né il y a une dizaine d'années, à Los Angeles et à San Francisco. Au début, composé d'hommes qui voulaient simplement vivre en marge de la société américaine, il représente maintenant un mouvement de révolte contre cette société.

A l'origine, le but du mouvement était d'accéder à la béatitude suprême. Pour cela tout était bon : l'alcool, la drogue, le sexe, l'isolement complet. Les beatniks se recrutaient surtout dans les milieux universitaires. Ils ne devaient s'engager ni socialement, ni politiquement.

Le phénomène se développa et émigra à Greenwich-Village, en Afrique du Nord, en Inde et enfin rue de la Huchette. Différents des pionniers, ces nouveaux beatniks vivent en opposition à la société, manifestant contre la guerre au Vietnam (Vietniks), contre la bombe atomique, pour l'intégration des Noirs, etc. Ils prennent parti et désirent choquer et non plus ignorer. Le beatnik actuel est un révolté sincère qui est conscient de la force de la société dans laquelle il vit, et qui a décidé de lutter contre elle en défiant les tabous, parce qu'il a prit confiance dans la force de l'individu et dans sa prédominance sur la société.

En fait, les beatniks sont assez proches de nous.

LA « RELIGIEUSE » ANGLAISE

VEXES sans doute de n'être point à l'avant-garde du scandale, nos amis anglais viennent d'avoir leur « Religieuse ».

Une émission intitulée « Les Millions du Vatican », qui devait passer sur les écrans de la télévision britannique, a été supprimée à la dernière minute, les conseillers religieux (un représentant anglican, un représentant protestant et un représentant catholique) l'ayant désapprouvée. L'auteur de l'émission, M. Jones Bunke, y affirmait que les investissements du Vatican s'élevaient aux alentours de 200 millions de livres (2 805 milliards de francs) et que cet argent n'est pas utilisé au mieux.

Les trois conseillers religieux (le terme est adorable) s'érigent en défenseurs des privilèges, et sachant fort bien que les gens ne sont pas bêtes et qu'à la vue de ces richesses mal employées ils ne manqueraient pas d'être choqués, firent « la sainte alliance » pour empêcher la vérité

d'être dite. Cela fait sûrement partie des principes chrétiens.

Alors qu'on ne nous casse plus les oreilles avec le Concile. Le vrai visage de l'Eglise est dans ce fait qui n'est pas isolé (cf : « La Religieuse » en France) et non pas dans les écrits contradictoires, aux interprétations multiples, souvent incompréhensibles de Vatican II.

1 + 1 = 2 DE TROP

PENDANT que des pays se déchirent faute de pouvoir mettre un gouvernement sur pied, alors que sous la IV^e République on n'en trouvait aucun qui soit valable, nous voilà avec deux gouvernements.

Qui doit-on remercier ? Le général de Gaulle de permettre à l'opposition de s'exprimer et de se regrouper ? François Mitterrand de permettre à des hommes comme Guy Mollet d'avoir des fonctions dignes de leur personne ? Ou tout simplement le peuple d'être assez inconscient pour accepter non seulement un, mais deux organes d'oppression ?

Il est vrai qu'il y a beaucoup de politiciens et qu'un seul gouvernement n'arrivait pas à tous les contenter. Par exemple, M. Guy Mollet, secrétaire général de la S.F.I.O., n'avait pas eu de portefeuille ministériel depuis 1958, c'est un très long exil pour un homme aussi avide du pouvoir.

Donc, ce contre-gouvernement, si on en croit son titre, va prendre le contre-pied des décisions du gouvernement gaulliste. Nous allons avoir des contre-lois, un contre-plan et sûrement des contre-conseils des ministres, le jeudi. Tout en contre, quoi. Et j'y pense, pourvu qu'il n'y ait pas double impôt, car un gouvernement qui ne lève pas d'impôt ce n'est pas un gouvernement.

Entre nous, de Gaulle aussi doit se marrer. Cet assemblage de survivants de la IV^e va lui permettre, une fois de plus, dans son prochain discours, qui ne saurait tarder, de lancer quelques flèches contre ses pairs au grand plaisir des bonnes gens.

Et en voyant tous ces rapaces se disputer pour le pouvoir, mon désir devient plus fort de voir un jour les hommes vivre sans gouvernement et sans politiciens.

Deux gouvernements. Eh bien ! double volonté de combattre le pouvoir.

Michel CAVALLIER.

RELIGION ET RACISME INSTRUMENTS DE CLASSE

LE modernisme semble, si nous en croyons certains, avoir bousculé de nombreux préjugés, de nombreuses croyances qui ont marqué si profondément le passé. Et, de fait, la croyance en Dieu, par exemple, est moins vive, moins tenace, de même que les nationalismes et les revanchismes déclinent depuis que les gens ont appris à se connaître par delà les frontières.

Cependant, il n'en est pas moins vrai que les religions et le racisme, cette forme de super-nationalisme à bases pseudo-scientistes, restent virulents.

L'Eglise, les Eglises, demeurent des puissances morales, idéologiques, politiques, sociales et financières (voir la puissance capitaliste du Vatican, connue de tous) incontestables et les grands trusts, et toutes les classes bourgeoises, les soutiennent.

Pourtant, un grand nombre de gens aisés adoptent, dignes héritiers du voltairianisme, ce pot-pourri des credo libéraux, une attitude volontiers sceptique, irréligieuse et se plaisent à tourner les dogmes religieux, bons pour la canaille, et les prêtres en ridicule. Mais il suffit que l'on s'attaque à la puissance de l'Eglise dans la société, à son emprise, pour voir tous ces esprits avancés tourner casaque et se faire les rigoureux défenseurs de la Religion, au nom de la liberté de pensée, et de ce scepticisme même qui les fait se détourner des croyances.

Pour peu qu'on les pousse dans leurs derniers retranchements, il jettent le masque, s'ils sont piètres diplomates, et vous disent que le besoin de croire est un besoin réel, une nécessité vitale pour la moralité du genre humain !

Et, de fait, la plupart restent en contact avec le clergé, envoient leurs enfants dans les écoles congréganistes, même si l'on doit rire, ensuite, en famille des pantomimes sacerdotales. Lorsque, enfin, un anticléricaliste militant passe à leur portée, ils se lancent sur le malheureux, lui jettent leur anathème, leur condamnation sans appel. Et ils ont plus d'un tour dans leur sac ! « Comment ! l'Eglise ne veut pas le bonheur du « peuple ! » Et l'abbé Pierre, alors ! Et Mgr de Provençères, qui a pris fait et cause pour les ouvriers ! etc. ». Pourquoi donc ? Parce que l'Eglise est l'un des organes et une des assises les plus solides de leur société et de leurs intérêts. Une puissance qui les protège et intoxique leurs ennemis, qui allie la force, la richesse et la subtilité.

Dans son sein, ils s'élèvent sans et contre le prolétariat, dans leur milieu à eux, de bourgeois bien tranquilles, et bien repus. D'autre part, quoique plutôt incroyants, ils savent consciemment ou

inconsciemment, que l'Eglise, avec sa Religion, est la force conservatrice défendant leurs privilèges et leurs conceptions ; celle qui enseigne aux ouvriers « à respecter les biens du maître et à fraterniser avec toutes les classes sociales », celle qui prêche « la serviabilité, le respect des supérieurs et des engagements » (extraits de missels). Ils savent que c'est l'immense étouffoir où périt l'esprit de lutte sociale, la tendance à l'épanouissement libertaire, que c'est une des forces majeures de l'aliénation du prolétariat, de l'enchaînement des travailleurs qui resteront bien sages en attendant le Paradis.

L'attitude de la bourgeoisie face au racisme est semblable. Le bourgeois fait preuve, en général, d'un racisme modéré : « Je ne suis pas raciste, j'aime bien les nègres, mais il faut reconnaître que ces gens ne sont pas tout à fait comme nous, etc. ». Mais chaque fois que des gens de couleur opprimés s'insurgent, ils les condamnent. Pourquoi ? Parce que, conservateurs, ils ont en horreur la lutte de classes, lorsque ce sont les exploités qui la mènent, car l'oppression d'une race revient à une question sociale, et ils savent bien où sont leurs intérêts !

Sous des couverts « moraux », ce sont les grandes forces capitalistes qui entretiennent et défendent la ségrégation grâce à laquelle il leur est fourni une bonne main-d'œuvre, un véritable réservoir de muscles. Et dans les deux cas les classes bourgeoises pour empêcher la prise de conscience des travailleurs, essayent de provoquer, et y arrivent trop souvent fort bien, une réaction sentimentale, émotionnelle presque, dans les masses : croyance innocente en Dieu rémunérateur et vengeur, respect de l'Eglise et de ses enseignements, abrutissement dans les superstitions et les rituels, aliénation spirituelle, répulsion, et haine raciale des prolétaires blancs à l'égard de leurs semblables de couleur.

Lorsque les lois, l'Etat et ses organismes de coercition ne suffisent pas, ou risquent de ne pas suffire à maintenir cet ordre social, dont les exploités ont fait leur habitat, il faut recourir à la morale qui, bénissant ou maudissant, prodiguant louange et condamnation, justifie tout. Les morales religieuses, raciales, patriotiques sont des carcans merveilleux pour nos ennemis qu'ils nous appartient de briser, car l'aliénation mentale est l'un des facteurs qui s'opposent et s'opposent éternellement à l'émancipation et à la naissance d'un milieu d'hommes libres assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté.

Daniel FLORAC.

A LA FACE DU MONDE

LE 1^{er} mai, dont la volonté des travailleurs avait fait une journée de grève générale, cette fête des sans-fête, est devenue l'occasion, pour les bonzes syndicaux et les dirigeants « socialistes », d'exprimer leur suffisance et leur fatuité. Ce cri de révolte contre l'exploitation est couvert à l'Ouest par les flagorneries des Mitterrand et autres Mollet, et à l'Est par les accents d'une Internationale chrétienne. Nous ne sommes plus au temps où le « Chicago Times » écrivait : « La prison et les travaux forcés sont la seule solution possible de la question sociale. Il faut espérer que l'usage en deviendra général. » Beaucoup plus efficacement que le bague et les chaînes, la télévision et les Vostok ont contribué à détourner les travailleurs de la lutte revendicative. Une fois de plus, les journaux nous ont abreuvés des discours du maréchal Malinowski et de photos du défilé militaire de Moscou : chars, fusées, canons, symboles sans doute de l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme en Russie bolchevique.

Pourtant, dans deux pays européens, l'un héritier du nazisme, l'autre sous domination de l'impérialisme russe, les travailleurs ont jeté un pavé dans cette mare de bons sentiments : Monsieur Franco présidait quelque manifestation

folklorique, Monsieur Novotny (dont tout le monde n'est pas obligé de savoir qu'il exerce les fonctions de premier secrétaire du P.C. et de président de la République tchécoslovaque) débitait quelque discours-fléuve sur les grandioses réalisations qui... etc. Bref, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, lorsque le cri de « Liberté et démocratie ! » retentit dans les rues de Prague et de Barcelone : 5 000 ouvriers espagnols et un millier de jeunes Tchèques revendiquaient, les poings serrés, la liberté syndicale, et criaient leur haine de l'oppression. Bien sûr, tout est vite rentré dans l'ordre, dans l'ordre bourgeois s'entend : les manifestants de Barcelone étaient — vous l'aviez deviné — des agents communistes ; quant aux Tchécoslovaques, ils vont être déterés devant des tribunaux qui sauront châtier comme il convient ces jeunes voyous (1).

Mais que tous les pantins qui s'agitent du haut des tribunes officielles prennent garde : cette colère des travailleurs qui les jette, unis dans un même combat, contre les classes dirigeantes, manifeste à la face du monde que l'internationalisme prolétarien n'est pas un vain mot.

Yves DELAPORTE.

(1) L'organe du P.C. tchécoslovaque dixit.



La maison de la Radio aux mains des étudiants.

Les manifestations à Danang

de notre correspondant au Vietnam

4 AVRIL 1966

Hier, manifestation de la police. Aujourd'hui, sabotage des appareils d'émission de la station radio de Danang. Le directeur de la station a pris la fuite dans un appareil militaire. Dans la soirée les émissions reprennent sur une autre longueur d'onde, 41 m. Des militaires et des civils en armes arrivent par camions dans la ville (forces populaires, civils, parachutistes). De Saigon, Cao Ky a accusé le maire de Danang de trahison et de pro-communisme. La scission est consommée. Une manifestation des fonctionnaires est prévue pour demain. Les bruits les plus étranges courent par les rues : Saigon enverrait des militaires pour reprendre la situation en main.

5 AVRIL 1966

Saigon a effectivement envoyé des militaires. Cao Ky serait venu à la base de Danang. La ville est coupée de l'extérieur. Des patrouilles armées sillonnent les rues. Les magasins, les marchés, les écoles, sont fermés. La manifestation des fonctionnaires n'a pas eu lieu. La ville semble en état de siège. Le général Thi serait parti de Hué à la tête d'une colonne de blindés pour rejoindre les « mutins » de Danang. Pour la première fois depuis le début des manifestations, les Américains sont directement touchés par l'épreuve de force. Toutes les sorties de la ville sont contrôlées par les insurgés. Pas une voiture américaine, pas un marine dans les rues.

Dans l'après-midi, deux L19 d'observation survolent la ville (l'aviation vietnamienne basée à Danang est fidèle à Cao Ky). L'un lance des tracts. L'autre, piloté par Cao Ky lui-même, diffuse à l'aide d'un haut-parleur, un appel au patriotisme. Les tracts accusent les mutins et les manifestants de pro-communisme. Un L19 descend de plus en plus bas, en rase-mottes au-dessus des toits. Des coups de feu sont tirés, contre l'avion, semble-t-il. Deux Skyraiders (avions de bombardement), patrouillent au-dessus de la ville. L'atmosphère est tendue. Une mitrailleuse antiaérienne est installée au marché Cholon. Jamais il n'y a eu tant de Skyraiders à Danang (plusieurs dizaines auront évolué aujourd'hui) et ce sont les seuls avions adaptés pour une attaque localisée sur une ville. Dans la nuit des hélicoptères survolent la ville très bas, mais aucun ne tentera d'atterrir.

6 AVRIL 1966

L'état de siège continu. Les L19 et les Skyraiders patrouillent sans interruption.

Aux carrefours, les batteries antiaériennes sont maintenant camouflées par des feuillages. Le soir, couvre-feu à 8 heures. A 10 heures, la radio appelle tous les camions disponibles sur les quais pour établir des barrages. Les scouts bouddhistes de l'école Bo-Dê contrôlent la circulation.

7 AVRIL 1966

A 2 h 30, alerte. Les Skyraiders volent bas. La radio demande aux jeunes de rejoindre les barricades et à la population de rentrer chez elle. Les jeeps armées de mitrailleuses sillonnent la ville.

Fausse alerte!... peut-être à dessein — pour mobiliser une partie des masses — comme pour une répétition générale.

8 AVRIL 1966

La ville est plus calme. Pas de Skyraiders. De nombreux magasins et les marchés sont ouverts. Nombreux sont ceux qui pensent que c'est la fin : à Saigon on serait parvenu à un accord concernant les élections.

Pourtant, il n'en est rien. Le soir une centaine d'étudiants volontaires arrivent de Hué — défilent dans la ville — puis s'installent à l'école Bo-Dê. Un peu plus tard, des parachutistes s'installent aussi à l'école Bo-Dê.

Tard dans la nuit, les parachutistes tirent à l'arme automatique, simulant une attaque. Procédé peu appréciable qui met une fois de plus la ville en émoi, comme si les nerfs de la population n'avaient pas été suffisamment mis à l'épreuve avec l'aviation ces jours derniers.

9 AVRIL 1966

Les Américains survolent la ville avec des avions et des hélicoptères munis de haut-parleurs. Ils proclament leur neutralité dans le conflit qui oppose les rebelles à Saigon. Les déclarations anti-américaines leur ont ôté leurs illusions. Dans les rues, les Marines, baïonnette au canon, accompagnent les isolés qui traînent leurs valises. Bientôt commence une gigantesque évacuation hélicoptère des citoyens américains qui sont concentrés désormais dans un secteur écarté de la ville. Le va-et-vient des hélicoptères durera plusieurs heures. Cette évacuation pose un grave dilemme : les Américains sont-ils sincères lorsqu'ils parlent de neutralité et veulent-ils mettre simplement leurs ressortissants à l'abri — ou bien laissent-ils la place nette pour une intervention armée — de concert avec les troupes de Cao Ky?

Le Consulat de France annonce aux ressortissants français qu'un bombardement de l'aviation vietnamienne aurait lieu à 14 heures. Grosse panique. Les isolés bouclent leurs valises et rassemblent leurs objets précieux au lycée. Un plan d'évacuation — probablement par hélicoptères américains — a été mis au point.

L'attaque n'aura pas lieu. Mais ce qui est singulièrement écoeurant dans cette conduite, c'est d'apprendre que ces fuyards n'ont pas prévenu les Vietnamiens de cette attaque aérienne possible. Après nous le déluge. Attitude parfaitement représentative du néo-colonialisme.

Les étudiants de Hué ont été armés.

10 AVRIL 1966

Journée calme. Pas d'aviation. Depuis plusieurs jours je suis en contact avec un étudiant qui participe au mouvement et écrit des articles qui sont radiodiffusés. Il me demande un article concernant les Américains — pour l'émission quotidienne en français — je le griffonne hâtivement, en termes nuancés mais en insistant sur la nécessité d'un programme révolutionnaire et en omettant volontairement de parler des élections.

L'article est lu par des étudiants de l'Université de Hué. Celui avec qui je suis en liaison permanente me demande un article insistant sur la nécessité d'un gouvernement élu. La discussion motivant le refus est indispensable. Le soir, je rencontre plusieurs étudiants de Hué. Je constate qu'ils possèdent une documentation importante (de « Témoignage Chrétien » aux œuvres de Gaston Bouthoul...), mais ils ne peuvent sortir de leurs contradictions. Voulant rompre avec les U.S.A. et refusant le communisme, nombre d'entre eux comprennent bien qu'un parlement — même élu par le peuple — ne résoudra rien. (De toute façon, les élections seraient limitées aux villes, semble-t-il, le Vietcong continuera donc la lutte.)

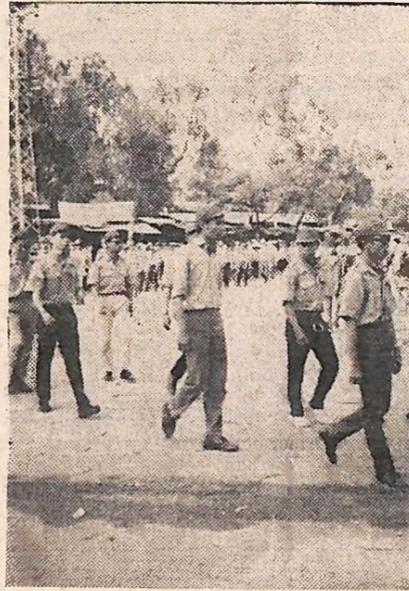
Le véritable but étant la paix — et la paix étant liée aux structures sociales — on débouche vite sur la nécessité de la Révolution (réforme agraire, autogestion, élaboration d'un socialisme libertaire).

11 AVRIL 1966

Les étudiants de Hué ont commencé à mettre à jour les divergences qui les opposent aux militaires du « Conseil de la Révolution ». Ils comprennent qu'on a exploité leur volontariat pour prouver au peuple qu'il y avait réellement une représentation populaire, mais qu'on les éliminera dès qu'on les jugera dangereux.

Un camarade et moi réunissons le peu de littérature que nous possédons, demandée par les étudiants : Camus, Vallès, Lisagaray, Bakounine... et quelques numéros du « Monde Libertaire ».

L'article pour la radio a été refusé, jugé trop violent. L'émission en français n'est pas contrôlée par les étudiants et il n'y a rien à en attendre. Par contre, ce soir, à 9 h 15, les étudiants exposeront leur point de vue pendant une heure à la radio. Des contacts sont pris d'urgence entre les étudiants et le Syndicat des Chauffeurs,



Les étudiants de Hué arrivent à Danang.

La révolution doit chercher des voies nouvelles...

Le premier problème à régler impérativement au Vietnam est celui de la paix. Or, la paix retrouvée après vingt ans de lutte ne peut être que le fruit de la volonté populaire et ce but ne peut être atteint qu'en passant par la Révolution. La Révolution seule peut permettre l'émancipation du peuple en le libérant des contraintes autoritaires des minorités au pouvoir. Il faut d'abord que chacun prenne conscience que le choix entre l'Est et l'Ouest n'est pas un choix inéluctable mais un faux problème. La Révolution doit chercher des voies nouvelles qui nous permettront d'atteindre la dignité dans un monde stable. En effet, aussi bien le capitalisme privé, dont la tête de file est Washington, que le capitalisme d'Etat représenté par Moscou, contiennent en eux le germe de la guerre. Ces deux formes d'organisation ne contiennent que des apparences de liberté — les minorités au pouvoir disposant de tous les moyens de coercition, d'information et de propagande, le peuple n'est qu'un instrument.

Le colonialisme a fourni des débouchés économiques aux pays bien industrialisés d'Europe et d'Amérique du Nord. Les pays colonialistes puisaient les matières premières dans les colonies pour les transformer chez eux, puis exporter une partie des produits fabriqués dans leurs marchés. Aujourd'hui, nous vivons une époque dite de « décolonisation », qui ne doit pas nous abuser. Les anciens colonisateurs n'ont jamais cherché à implanter une infrastructure industrielle et agricole qui aurait permis aux pays sous-développés d'être réellement indépendants. Les quelques barrages, les quelques usines construites l'ont été symboliquement. Quant aux réalisations d'urbanisme, elles n'ont été faites qu'en faveur des colons. Les grands buildings d'Alger ou de Saigon n'étaient habités que par ces derniers. Et aujourd'hui, les constructions d'immeubles, d'hôtels, de résidences, continuent au Vietnam. Pour qui? Pour les Américains qui sont venus soi-disant au secours du peuple! Mais la supercherie a assez duré. C'est la période subtile, insidieuse, du néo-colonialisme. La gigantesque économie américaine a besoin de marchés pour ses surplus — donc de pays sous-développés. Les peuples des pays sous-développés feront continuellement les frais de la politique impérialiste de Washington s'ils ne réagissent pas rapidement pour construire eux-mêmes l'infrastructure qui leur permettra une véritable indépendance. Les Américains n'apporteront jamais une solution au Vietnam. Ils ne feront que perpétuer le cercle vicieux dont nous voulons sortir. C'est en tuant chaque jour un grand nombre d'innocents — pêcheurs ou paysans vietnamiens — qu'ils renforcent indirectement les rangs vietcong. Loin d'amener une baisse du moral chez les communistes, l'emploi de leur formidable machine de guerre qui détruit aveuglément donne, au contraire, des motifs au Vietcong pour révolter la population contre les massacres d'innocents. Il ne faut pas laisser le monopole de la lutte et de l'indignation aux communistes.

Seuls les structures et l'esprit révolutionnaires que nous devons élaborer avec le peuple nous conduiront à la paix — les communistes n'ayant plus de mobiles pour soulever les paysans. Cela demande un programme social d'avant-garde et le départ rapide de tous les impérialistes américains.

qui refuse farouchement le contrôle du mouvement par les militaires. Mais il est peut-être trop tard : les chauffeurs ne sont pas armés.

Espérons qu'ils en tireront une conclusion salutaire pour l'avenir : l'éviction systématique de tous les militaires de carrière dans un mouvement révolutionnaire.

12 AVRIL 1966

Les étudiants de Hué sont décidés à s'opposer au programme de collaboration des militaires qu'ils appellent maintenant les « soi-disant révolutionnaires ». Une manifestation part de l'école bouddhiste Bo-Dè. Sur les banderoles :

KILL US BEFORE ANY AGREEMENTS
Tuez-nous avant la collaboration
(les conventions avec Saigon)

Les manifestants rencontrent bientôt les étudiants de Danang qui se joignent au cortège puis continuent vers la station des cars où le Syndicat des Chauffeurs les accueille par une allocution de solidarité.

Ensuite, la manifestation — augmentée d'un flot de camions, cars, tricycles, Lambretta... — se dirige vers la grande pagode où sont installés les chefs militaires et les bonzes. Là, les étudiants lancent leur ultimatum, demandant qu'aucune négociation ne soit établie avec le gouvernement de Cao Ky. Les militaires se plient aux exigences des manifestants qui quittent la pagode et décident un grand meeting sur la place publique dans l'après-midi.

Une fois encore, les militaires — avec leur longue expérience de la guerre psychologique — ont transformé le meeting en parade de cirque grâce à une vaste mise en scène. Aux premiers rangs, les flics d'un côté, les militaires de l'autre, les étudiants de Hué de face et le peuple derrière. Les discours modérés succèdent aux discours timorés. Le peuple n'écoulant manifestement pas. Puis, soudain, l'attention est tendue : la parole est aux étudiants, puis au Syndicat des Chauffeurs. Mais il est tard. Il est sûr que les militaires contrôlent bien le mouvement. On n'ose déjà plus demander le départ

massif des Américains. Seules, des critiques amères sur la mauvaise volonté et les tromperies multiples du gouvernement US vis-à-vis du peuple vietnamien. On s'obstine à réclamer des élections populaires. Une minorité parmi les étudiants comprend que c'est l'impasse totale.

13 AVRIL 1966

Hier soir un contingent d'étudiants est arrivé de Hué en renfort, dit-on. Mais, aujourd'hui, lorsque j'arrive à l'école Bo-Dè, vers midi, je constate que le premier contingent d'étudiants est reparti à Hué, préalablement désarmé.

Les militaires ont manœuvré habilement, ces étudiants étant maintenant bien au courant de la situation à Danang.

14 AVRIL 1966

Pour la première fois depuis dix jours, je puis sortir de la ville. Ma première visite est pour la base. En dix jours, le paysage a considérablement changé. Les Américains n'ont pas perdu leur temps. A l'heure même où l'utilité de leur présence est contestée, ils ont entrepris de gigantesques travaux de terrassement pour agrandir la base, commencé une nouvelle clôture pour augmenter le périmètre...

Cinq avions d'Air Viet-Nam sont arrivés, mais les journaux, imprimés à Saigon, ont été réexpédiés.

En résumé, le mouvement, né d'une querelle de généraux (entre Cao Ky et Thi) a rapidement débouché sur une scission de l'armée. La fraction opposée à Cao Ky, dirigée par les bonzes et les militaires, a eu recours au soutien populaire pour augmenter ses chances de réussite. Les étudiants et des fractions importantes des travailleurs ont donc eu l'occasion inespérée de s'exprimer. Mais l'armée a vite compris que le mouvement pouvait lui échapper, d'où nécessité de ne pas aller trop loin (on arme quelques civils et une centaine d'étudiants symboliquement) et d'entamer des négociations avec Cao Ky.

VO CHINH PHU.

SAIGON : 10 MAI

Flagrant délit

A 6 h 30, mardi 10 mai, devant le 91 de la rue Hai Ba Trung (centre de Saigon), une charge de plastic déposée par le Vietcong explose. Comme dans la plupart des cas semblables, le terroriste était loin. Mais les Américains — comme tous les mercenaires — trouvent toujours un certain nombre de « coupables ».

Seulement, cette fois, ils ont oublié qu'ils étaient à Saigon. Bien que tout le monde ici connaisse leurs méthodes — il est difficile d'apporter des preuves de leurs crimes quotidiens — étant donné qu'ils règnent sur la censure. Complexés par une supériorité matérielle que l'ennemi ne leur donne pas souvent l'occasion d'utiliser directement — ils utilisent leurs armes CONTRE TOUT ETRE VIVANT A LEUR PORTEE y compris les malades des hôpitaux — et — preuve supplémentaire de la « fraternité » des combattants — les flics vietnamiens.

J'ai eu le témoignage oral d'une Vietnamiennne qui se trouvait à l'hôpi-

tal Grall au moment de l'attentat. Cet hôpital est distant de 400 mètres. On comprend la haine des témoins vis-à-vis des Yankees lorsqu'ils vous racontent comment — dans leur folie destructrice — les Américains ont tiré dans les chambres des malades — et on ne peut être que révolté par la déclaration d'Harold Kaplan exprimant « la profonde sympathie de tous les Américains du Vietnam à l'égard des innocentes victimes ». Bien entendu, le journal d'Extrême-Orient — ouvertement colonialiste — à l'opposé de ses confrères vietnamiens n'a publié aucune photo sur le massacre (les victimes sont beaucoup plus nombreuses d'après les témoins) et ne s'est nullement indigné. Comme il lui faut noircir son papier, il a donné dans le détail original : « La charge d'explosifs était disposée sur une bicyclette garée devant la porte de la maison de couture. La bicyclette a été lourdement endommagée (sic). »

Mercredi 11 mai 66, Vo Chinh Phu.

Un moralisateur mal inspiré

par Robert Pannier

S'il est un homme à Paris qui aime la solitude, c'est certainement André Frossard. Se croyant certainement de la trempe d'un Paul-Louis Courier, qui, s'il avait des idées discutables, n'en possédait pas moins un talent certain, André Frossard décida, voici quelques mois, de s'essayer dans le pamphlet.

Voilà pourquoi on vit apparaître à la vitrine des libraires un petit fascicule périodique édité par le sus-nommé, cumulant à lui seul les fonctions d'administrateur, rédacteur, éditeur, etc. Le titre était bien choisi : « Ça Ira. » C'était assez évocateur et on pouvait imaginer avec délices le sieur Frossard stigmatisant d'une plume acérée les aristocrates d'aujourd'hui, promis comme ceux de 89 à la pendaison. C'était prometteur... Hélas ! ça promettait mais ça ne tenait pas. Aussi, le rédacteur unique fut-il également à peu près le seul lecteur et « Ça ira » n'alla pas bien loin.

Mais heureusement, nous n'en sommes pas pour autant privés de la prose de M. Frossard. En effet, celui-ci, qui a dû faire de la solitude une profession de foi, tient également dans « Le Figaro » une chronique intitulée « Cavalier seul ». Grâce à cette circonstance les lecteurs de ce quotidien purent bénéficier le 5 mai d'un petit billet d'André Frossard titré ce jour-là « Barbarie d'un Canard ».

Le canard en question était « le Canard Enchaîné » qui avait commis le crime de ne pas s'apitoyer sur le sort de Marcos Urruti Cochea dit Mgr Ussia et même de se permettre quelques railleries à son égard. Et André Frossard de s'indigner qu'on puisse plaisanter sur le sort d'un curé privé pendant quelques jours de ses mauvaises fréquentations :

« Ce qui prouve qu'il y a enlèvements et enlèvements, les uns faisant scandale, les autres faisant « rire ; violences et violences, les « unes suscitant la protestation, les « autres l'ironie, séquestrations et séquestrations, celles qui offensent le « droit et celles qui ne l'offensent pas, « liberté individuelle, celle des amis et « celle des curés, principes et principes, morale et morale. »

Il n'est pas dans mon intention de défendre le « Canard » (il a bec et ongles et sait s'en servir) mais il semble nécessaire de préciser à l'intention d'André Frossard certaines choses

que, dans sa candeur naïve, il semble ignorer.

Oui, M. Frossard, il y a enlèvements et enlèvements. Et l'enlèvement d'un conseiller d'ambassade franquiste nous émeut beaucoup moins, parce que beaucoup moins tragique, que les enlèvements (pudiquement nommés arrestations) que pratique journallement la police franquiste. D'autant que dès les premières heures ayant suivi l'opération, le monde a pu apprendre que le seul but recherché était de provoquer une intervention du Vatican en faveur des victimes du dictateur ibérique.

Oui, M. Frossard, il y a violences et violences. Et vous ne pouvez mettre en parallèle les « violences » subies par Ussia, autorisé dès le début de son internement à donner de ses nouvelles à ses proches, et les violences, réelles celles-ci, que peuvent subir les 1 300 emprisonnés de Franco.

Oui, M. Frossard, il y a séquestration et séquestration. Et vous devez admettre que la séquestration temporaire et, somme toute, assez confortable du curé espagnol n'a jamais été de nature à inspirer autant d'inquiétudes que les séquestrations subies par les prisonniers du franquisme, ces dernières se terminant trop souvent de manière tragique. Et le fait que ces séquestrations soient baptisées détentions ne change rien à la situation des victimes.

Oui, M. Frossard, il peut aussi y avoir liberté et liberté. Et il n'y a aucune commune mesure entre une privation temporaire de liberté du serviteur d'un tyran, fût-il ecclésiastique, et la privation de liberté, bien souvent définitive de plus de 1 300 hommes et femmes victimes du dit tyran.

Oui, M. Frossard, il y a morale et morale. Il y a la vôtre qui vous amène à stigmatiser une plaisanterie anodine sur les désagréments passagers d'un ensoutané (1) mais vous laisse parfaitement sercin devant le martyr des emprisonnés d'outre-Pyrénées.

Et il y a la nôtre. Et ce qui différencie votre morale et la nôtre, M. Frossard, c'est qu'entre un serviteur de Franco et les victimes de Franco, nous prenons, nous, parti pour les victimes de Franco.

(1) Ledit ensoutané, s'il est logique avec lui-même, devrait remercier son dieu de l'épreuve que celui-ci lui envoie (puisque, paraît-il rien n'arrive sans sa volonté).

Clins d'œil

OMISSION

« C'est ainsi que débute pour mon ministère et pour les services qui en dépendent, ce qu'on appelle l'affaire Ben Barka, qui a fait couler tant d'encre... »

Pas que de l'encre, Monsieur Roger Frey. Le sang salit également.

DANS SES PETITS SOULIERS

Parmi les membres du contre-gouvernement formé par M. Mitterrand, un certain Michel Soulié qui, lors des années 1957, s'est illustré par ses nombreuses saisies de journaux (dont « l'Humanité », qui faisait connaître l'affaire Alleg), serait chargé du ministère des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Ca promet. Il est vrai que lorsqu'on compte un Guy Mollet...

ÇA SENT MAUVAIS

Les écluses sont ouvertes. Après l'interdiction de la « Religieuse », d'autres sont prêtes à suivre.

La pittoresque corporation de la gendarmerie réclame celle de la série des gendarmes de Funès.

Dénué de pudeur, M. Guy Gousteix nous confesse qu'il est adjudant.

Chacun ses vices.

Réunion franco-espagnole à Evreux

Dans la grande salle de la Bourse du Travail d'Evreux a eu lieu le dimanche 24 avril, une importante réunion franco-espagnole d'information.

Cette manifestation était organisée par le Comité Antifasciste de Défense des Libertés constitué dans l'Eure par Force Ouvrière, la F.E.N., ainsi que la C.F.D.T. et par l'Alliance Syndicale Espagnole qui regroupe la C.N.T., l'U.G.T. et la S.T.V.

Notre ami Castillo de la C.N.T., qui présidait, exprima sa satisfaction de voir se manifester envers les travailleurs espagnols, le soutien actif des militants syndicalistes français.

C'est au nom du Comité Antifasciste de l'Eure qu'ensuite notre camarade Lefèvre prit la parole. Il salua tous les présents « avec qui nous nous trouvons en communion de pensée, avec qui nous luttons au coude à coude, contre le fascisme et pour la Liberté ».

Lefèvre saluant tous les martyrs du franquisme, rappela en particulier que nos camarades Delgado et Granados avaient été étranglés avec un garrot le 17 août 1963 dans la cour de la prison de Madrid et

qu'en septembre de la même année, Capdevilla avait été abattu dans les Pyrénées par la garde civile, mais c'est grâce à la protestation des organisations syndicales du Comité et des hommes libres de notre pays, en particulier de Louis Lecoin, que la condamnation à mort de Monténégro, en juillet 1964, a été commuée. Avoir sauvé une vie, c'est, n'est-il pas vrai, un résultat positif. Et s'il n'y avait eu que celui-ci, l'action des antifascistes aurait déjà trouvé sa justification, mais nous avons aussi réussi à faire libérer de nombreux camarades, le dernier étant le jeune Abarca. Nous sommes heureux de ces succès et nous nous en félicitons.

Après ce bilan de l'action du Comité Antifasciste de l'Eure, l'orateur appelle les organisations participantes, tous les militants, à diffuser les communiqués du Comité, à lutter contre le totalitarisme et pour la défense des libertés. Il souhaite que les syndicats, dans leurs réunions statutaires, se prononcent sur ces problèmes et il cite deux motions votées par le Congrès Confédéral F.O. le 16 avril dernier, l'une demandant la nationalisation des investissements étrangers après la chute de Franco, l'autre « saluant la classe ouvrière espagnole qui lutte avec courage et esprit de sacrifice » et exigeant que l'on « refuse la présence dans les organismes européens de soi-disant représentants syndicaux qui en réalité sont les porte-parole du gouvernement espagnol ». Dans cette motion,

sur une intervention de Suzy Chevet, le Congrès « demande à la Confédération de continuer à œuvrer pour le respect sans restriction du droit d'asile et pour faire lever toutes les assignations à résidence dont sont encore victimes de nombreux syndicalistes espagnols résidant en France ».

Rojo, membre de l'organisation exécutive de l'Union générale de Trabajadores (U.G.T.) dénonce ensuite, au nom de son organisation, les conditions de vie lamentables du peuple espagnol en citant les statisti-

Liarte, président de l'Alianza Sindical Espanola, expose ensuite, au nom de la Confederation National del Trabajo (C.N.T.) les difficultés rencontrées par les organisations syndicales pour organiser et soutenir la lutte clandestine en Espagne.

Castillo tire alors les conclusions de cette importante réunion. Il remercie les participants et les orateurs pour leurs exposés qui se complètent utilement, puis s'adressant en particulier aux travailleurs espagnols, très nombreux dans la salle, il les appelle à rejoindre l'Alliance Syndicale, où chacun d'entre eux à sa place, d'abord pour combattre le régime du Caudillo afin de rendre au peuple espagnol les libertés fondamentales dont il est privé et ensuite pour établir un système social qui permette d'assurer à chacun son plein épanouissement.

LE GROUPE ANARCHISTE D'EVREUX.

Le mouvement s'est déclenché sans qu'on sut exactement comment et où. Nous avons assisté à une explosion de mécontentement des masses populaires qui pendant des années avaient remâché leur mécontentement.

Léon JOUHAUX, le 16 juin, au C.C.N.

AVANT L'EXPLOSION

Explosion sociale, comme l'écrivait M. Lucien Romier, dans le « Figaro », ou complot dirigé par Berlin, comme le prétendait Henri de Kérillis, dans « L'Echo de Paris » ? Complot communiste, s'exclamait dans la « Revue de Paris », Jacques Bardoux, ou bataille révolutionnaire, comme le déclara M. Pierre Thiriez, président de la Chambre de Commerce de Lille ? Méditons plutôt cette page admirable, écrite par Louzon, dans la « Révolution Proletarienne ».

« Quel admirable sens de l'opportunité et du geste à faire ont les ouvriers parisiens ! Pas très enclins à l'organisation certes ! Faciles à se laisser prendre aux boniments des habileurs de la politique, très certainement encore. Mais comme sens du combat, véritablement extraordinaires. Exactement le moment qu'il fallait choisir pour rentrer dans la lutte. Un gouvernement qui n'a plus d'autorité puisqu'il va démissionner demain, un gouvernement auquel il faut donner le sérieux avertissement, qu'on ne se contentera pas de belles phrases, mais qu'on veut du positif. »

Et c'est ça, c'est très exactement ça ! Les ouvriers parisiens ont saisi l'instant que créait la conjoncture économique et politique pour jeter dans la balance le poids de leur révolte, entraînant derrière eux tout le prolétariat du pays. Après, devaient écrire les écrivains et les sociologues, rien ne serait plus tout à fait comme avant. Mais cette situation économique et politique, elle était le résultat de la liquidation des clivages légués par la grande guerre de 14-18.

1932 ? L'effondrement de l'économie américaine s'étend sur le monde européen. La France, durement touchée par les destructions de toutes sortes engendrées par la guerre s'enfonçait dans une crise qui paralysait l'industrie. Aux portes des soupes populaires les files sombres et dépeuplées s'allongent ; 500 000 chômeurs sont inscrits dans les bureaux de placement. Un nombre aussi important, qui ne fut jamais inscrit, ou qui a été radié, traîne dans les villes ou sur les routes, à l'affût d'un travail au rabais ou d'une combine qui les empêchera de crever de faim. Les partis politiques tombent dans un électoralisme de pacotille, qui aboutit à des cartels de gauche impuissants et disloqués aux premières poussées de la réaction. Blum fait des ronds de jambe, Herriot des discours, l'esprit de Poincaré règne sur l'économie et la politique françaises. Le syndicalisme a ployé les reins. Durement marqué par les scissions successives, envahi par la politiquerie, il se survit péniblement, ses effectifs fondent, son audience diminue, ses militants sont impitoyablement pourchassés par une organisation patronale, la Confédération Générale de la Production Française, qui tient ses listes noires à jour et les fait circuler.

A l'extérieur le fascisme s'est installé en Italie, l'hitlérisme étend son ombre sur l'Allemagne ; la Russie, l'homme au couteau entre les dents, servent d'épouvantail à une petite bourgeoisie étreinte qui n'a rien compris et qui allégrement, poursuit une politique qui la conduira tout droit à une guerre qui sera la suite logique de « la der des ders ». Elle défile dans le sillage de ces pauvres cons d'anciens combattants qui, périodiquement, toutes médailles au vent, remontent les Champs-Élysées avant de s'embrigader derrière le colonel de la Rocque, un personnage sorti tout droit d'un roman de Courteline. Cinq ans déjà se sont écoulés depuis que la foule immense a déferlé sur les boulevards pour protester contre l'assassinat de Sacco et Vanzetti. La rue est calme, on compte par dizaines les ouvriers syndiqués chez Citroën ou chez Renault, par centaines, les membres de la C.G.T. dans les services publics. Pourtant, c'est dans ce creux de vague qu'est né cet élan qui, quatre ans plus tard, ébranlera la société, bousculera l'autorité, et finalement, établira entre le capital et le travail, de nouveaux rapports.

En 1932 une Chambre de gauche avait été élue, qui, comme sa devancière de

1924, devait sombrer devant les attaques de la réaction et du fascisme, qui faisait son apparition dans le pays. On a tout dit sur les événements qui se déroulèrent le 6 février 1934 et sur la réaction populaire qui jeta, à l'appel des organisations syndicales, un million de travailleurs parisiens sur la place de la Nation. On n'a peut-être pas assez dit que l'immense cortège après sa dislocation officielle, se répandit dans les faubourgs populaires et que tard dans la nuit le bourgeois calfeutré derrière ses volets, put s'endormir au chant de l'« Internationale ». On a coutume de dater le réveil du monde ouvrier de cette journée organisée par les syndicats et les partis ouvriers dans l'unité et il est certain que la grève générale, qui fut totale à Paris et extrêmement importante en province, devait être un des éléments décisifs qui allait permettre l'explosion sociale de juin 36, mais déjà, pour un esprit averti, le monde ouvrier avait commencé à soulever sa paupière.

A la veille des événements de février 34 l'organisation syndicale est scindée en plusieurs tronçons. La vieille C.G.T., qui regroupe les services publics et recrute surtout en province. Ses cadres, dont beaucoup viennent de l'anarcho-syndicalisme, sont compétents mais vieillissent et comme Jouhaux leur « général », ils ne croient plus guère à la révolution et aspirent à une place raisonnable dans la société du profit. La C.G.T.U. est dominée par les communistes. Le Congrès de Huyghens, que j'ai évoqué autre part, a vu la liquidation des éléments trotskistes de l'enseignement et des quelques anarchistes qui s'y étaient maintenus. L'opposition ne jouera plus aucun rôle dans cette organisation dont les effectifs sont maigres, mais qui possède des cadres aguerris qui vont, au cours des années qui vont suivre, s'installer au premier plan. Les Fonctionnaires encore autonomes, vont rejoindre la C.G.T. et lui apporter des effectifs qui seront précieux au moment de la réunification syndicale à Toulouse en 1935. Enfin, la C.G.T.S.R. Quelques années auparavant, Besnard et ses amis, qui n'avaient pu se maintenir à la direction de la C.G.T.U., étaient sortis de l'organisation et avaient créé cette nouvelle Centrale, la C.G.T.S.R., qui verra ses effectifs fondre au fil des années ; son rôle, sauf dans l'industrie du bâtiment, ira en s'amenuisant et elle ne jouera aucun rôle, excepté peut-être à la base dans quelques secteurs bien délimités, dans les années qui précéderont Juin 36.

J'ai dit plus haut que le réveil ouvrier a précédé les journées de février. A Paris, en 1933, de nombreuses grèves avaient opposé dans des combats de rue les travailleurs aux flics. Grève chez Citroën, grève des terrassiers travaillant à creuser les souterrains du métro, etc., qui s'étaient terminées par un mot d'ordre de grève générale pour la région parisienne déclenchée par la C.G.T.U. et par une manifestation à l'Hôtel de Ville. La grève fut un échec, mais la manifestation une réussite grâce à la Syndicale Taxis qui barrant les rues et immobilisant les autobus, provoquait un savant embouteillage (déjà). Les 20 000 ouvriers qui se sont, ce soir-là, battus contre les flics, qui ont envahi et paralysé l'ancienne place de Grève, qui ont essayé de forcer les barrages qui interdisaient l'accès des faubourgs populaires, ont véritablement donné le branle à ce qui devait aboutir aux journées de Juin 36.

Tard dans la nuit, dans les permanences surchauffées, les militants discutèrent longuement de ce qu'ils présentaient comme devant être le prologue au réveil du mouvement ouvrier. C'est là que je rencontrai pour la première fois un jeune homme au destin tragique, qui comme moi, n'avait pas beaucoup plus de vingt ans et avec lequel j'engageais une controverse passionnée. Il s'appelait J.-P. Timbaud.

POLITIQUE

Il est vrai que la constitution du Front Populaire, c'est-à-dire l'entente entre les partis politiques de gauche auxquels devait se joindre, avec quelque réticence, l'organisation syndicale réunifiée a agi comme une catapulte. La constitution de ce Front Populaire avait été difficile. La politique classe contre classe du parti communiste, son intention avouée de « plumer la volaille », sa volonté de conserver envers et contre tous, la direction des masses qui s'éveillaient d'une part, et d'autre part, la politique de bascule du Parti radical qui

consistait à avoir un pied dans chaque camp pour jouer à coup sûr sur le clan gagnant et qui avait, dans le passé, en 1924 comme en 1932, rendu fragile toutes les alliances de gauche, paralysait à nouveau les premiers pas de ce rassemblement. La méfiance de la S.F.I.O. et la constitution de minorités dissidentes aux grands partis, le groupe Doriot et les trotskistes pour le P.C., les amis de Bergery pour les radicaux et l'équipe Zyromsky-Pivert pour les socialistes, ajoutèrent encore à la confusion qui présida aux premiers pas du Front Populaire.

Un événement capital devait transformer ce climat. Ce fut le voyage de Pierre Laval à Moscou, et la voyagisation brutale de la tactique du parti communiste, qui abandonnant sa politique « classe contre classe », commença ce cycle nationaliste qui devait le conduire à approuver le réarmement, à emboîter le pas par-dessus la tête du socialisme, au radicalisme le plus chauvin et le plus rétrograde et qui devait se traduire par une nouvelle formule, le Front des Français. Ce qui conduisit le colonel de La Rocque à insérer dans son journal le « Flambeau », ce placard ironique :

« Les loups se font bergers. Les chefs communistes se parent subitement des idées Croix de Feu. Ils préchent la réconciliation, ils s'intéressent à la défense nationale. Ils adoptent le drapeau tricolore. Ils répudient même l'influence de Moscou. Trahison ? Calcul ? »

Si la nouvelle position du parti communiste facilita, c'est certain, la constitution du Front Populaire et son développement, les fascistes ne furent pas les seuls à se poser des questions sur ce brusque revirement. Les militants socialistes, les militants syndicalistes et l'extrême-gauche trotskiste et anarchiste, virent avec méfiance cette nouvelle politique, qu'ils furent nombreux à qualifier de « politique de « sac au dos », expression reprise d'une déclaration du socialiste Ziromsky : « prêt à mettre le sac au dos contre l'hitlérisme », ce qui conduira des pacifistes à tous crins dans une direction diamétralement opposée et Mathé, au Congrès de Toulouse, s'écriera :

« Le mouvement syndical condamne la guerre économique et ses misères. Il condamne la guerre tout court et son moulin sanglant. Et je vous traduirai nos sentiments profonds d'une manière qui vous fera peut-être tressaillir et nous condamner. Néanmoins je n'hésite pas : plutôt que la guerre la servitude, parce que de la servitude on en sort. De la guerre on n'en revient pas. »

De façon plus raisonnable, nos camarades de la « Révolution prolétarienne » exprimaient mieux la position du syndicalisme révolutionnaire en écrivant :

« A bas la guerre, à bas l'union sacrée. La plus dure leçon de 1914 n'est-elle pas que la guerre contre le militarisme n'a pas tué le militarisme. Le peuple allemand est seul capable de se débarrasser d'Hitler. Une nouvelle guerre ne pourrait que retarder sa libération. Nous ne marchons pas. »

Deux autres éléments allaient encore accentuer la méfiance du mouvement ouvrier révolutionnaire authentique à l'égard du parti communiste et par voie de conséquence à l'égard du Front Populaire. L'un fut la guerre d'Espagne, l'autre les purges qui, à Moscou, liquidèrent tous les anciens compagnons de Lénine, ceux qui avaient été les pionniers de la Révolution d'Octobre. Dès le début de la guerre d'Espagne, il fut évident que le communisme était resté lui-même et que là-bas, ce qu'il importait au stalinisme, c'était moins le triomphe d'une révolution sociale et économique originale, que la constitution d'un Etat fort, susceptible d'appuyer la politique étrangère de la Russie. Et pour cela, les communistes n'hésitaient pas à appliquer à Madrid ou à Barcelone, la politique d'élimination de tous les éléments révolutionnaires et de reprendre pour l'Espagne la politique des « purges » dont la Russie venait d'être victime.

Tirailé de l'intérieur, en proie à l'hostilité du mouvement révolutionnaire, à la méfiance du mouvement syndical, le Front Populaire devait éprouver d'énormes difficultés à dresser un programme électoral.

JUIN

par Maurice



La C.G.T. réunifiée avait bien proposé le Plan que cette organisation avait établi, mais certaine réforme de structure de ce Plan risquait d'affaiblir la défense nationale et le parti communiste comme le parti radical se trouverait d'accord pour le rejeter. Les communistes qui ne voulaient à aucun prix se couper de la petite bourgeoisie patriote et rebelle aux socialisations, imposèrent alors ce compromis connu dans l'histoire sous le nom de « Programme du Rassemblement Populaire », et avec amertume, Vincent Auriol déclarera :

« Les radicaux n'ont voulu aucune nationalisation, sauf celles des fabrications de guerre. Par une singulière attitude les communistes disent non, eux aussi. Pourquoi ? Il nous a été difficile de percer leurs desseins. »

En réalité, le programme électoral du Rassemblement ne diffère guère de ceux qui précéderont dans le passé la Constitution du Cartel des gauches et l'élément émotionnel qui va présider à cette consultation électorale de mai 1936 est moins économique que politique. Il faut battre le fascisme à l'extérieur comme à l'intérieur, et pour cela il faut faire élire une Chambre qui formera un gouvernement dirigé par le parti radical, auquel collaborera le parti socialiste, que soutiendra le parti communiste, un gouvernement qui sera patriote, républicain et qui, en matière sociale et dans le cadre de l'économie libérale, accordera aux travailleurs un certain nombre de satisfactions.

Mais les urnes d'abord, en envoyant au Parlement une grosse majorité de députés socialistes et la rue ensuite vont en décider autrement.

LES GREVES

Le décor est planté, l'union de la gauche réalisée, le Front Populaire politique prêt à assumer ses responsabilités. Pourtant, un événement imprévisible s'est produit, qui prend naissance dans les cadres inférieurs qui sont la plus précieuse richesse du syndicalisme. Cet événement, c'est la prise de conscience de l'incapacité des politiciens à tenir leurs promesses électorales. Les militants des usines sont décidés à jouer leur rôle dans le concert politique que les états-majors préparent et c'est ce rôle qu'ils vont jouer avec éclat qui va transformer ce Front Populaire et le faire passer d'une alliance électorale sans lendemain en une page d'histoire que les travailleurs de ce pays n'oublieront jamais plus.

L'origine du mot d'ordre d'occupation des



usines reste obscur. Cette forme d'action avait déjà été employée en Italie avant la marche sur Rome des troupes de Mussolini. A vrai dire, cette tactique était controversée dans les milieux ouvriers et si certains considéraient que l'usine occupée pouvait devenir une forteresse, d'autres y voyaient bien plus sûrement une prison où seraient enfermés les travailleurs, laissant ainsi la voie libre aux fascistes. De toute manière, les grandes centrales syndicales n'avaient pas, au cours de leurs récents Congrès, et plus particulièrement au cours du Congrès d'unification de Toulouse, retenu ou même discuté de ce moyen original de lutte. Ce fut une explosion sociale due à quelques initiatives obscures et qui se répandit avec une rapidité impressionnante. On peut essayer de trouver dans cette explosion deux modes d'antiélectorisme virulent. Celui qui persistait dans le mouvement ouvrier à la base et qui couvrait depuis l'origine du mouvement syndical. Bien que combattu par les communistes, il était renforcé par le peu d'élus que la politique classe contre classe avait valu à ce parti et par le peu d'efficacité de ces élus dirigés par un sombre crétin, André Marty. Mais pour la grande masse des ouvriers, c'est l'échec des combinaisons électorales de gauche qui, invariablement se transformaient en Bloc national, les scandales de l'affaire Stavisky ou de nombreux parlementaires radicaux avaient été compromis, qui motivaient leur méfiance envers le Parlement. Pour les plus simples, la propagande effrénée des ligues de droite, fervente admiratrice de Mussolini, et qui avait l'audience de la grande presse quotidienne, s'ajoutait encore et contribuait à entretenir des doutes sur la sincérité des combinaisons électorales.

Depuis 1934 la classe ouvrière était sortie de sa léthargie, grèves et combats de rue s'étaient multipliés. Les travailleurs avaient eu des morts à Malakoff, à la Cité Jeanne d'Arc. Organisés dans des comités (j'ai raconté l'histoire d'un de ces Comités dans mon livre « Le Consulat polonais »), les chômeurs formaient une masse active toujours disponible pour distribuer le matériel syndical et faire nombre, les jours de manifestations. Le résultat du premier tour des élections, qui avait eu lieu le 26 avril 1936, avait été un succès pour les partis de gauche, même si le rapport des forces n'avait pas sensiblement varié (3 % seulement du corps électoral se déplaça). Le Premier Mai qui, quelques jours plus tard, rassembla une foule immense qui étonna les militants ouvriers les plus avertis, donna aux travailleurs une confiance accrue en la force impressionnante qu'ils représentaient et que le résultat du deuxième tour devait confirmer.

Et Salengro à la délégation des gauches déclarera :

« Que ceux qui ont pour mission de guider les organisations ouvrières fassent leur devoir ; qu'ils s'empresent de mettre un terme à cette agitation injustifiée. Pour ma part, mon choix est fait entre l'ordre et l'anarchie, je maintiendrai l'ordre envers et contre tous. »

Cependant, le mouvement continue à se développer et gagne toute la province. La masse en lutte échappe au contrôle de la C.G.T. et Jouhaux constate :

« Le mouvement a révélé à chacun de nous, j'en suis sûr, une situation que nous ne connaissions pas. Les ouvriers, avec une certaine dignité, n'affichaient jamais les conditions misérables des salaires auxquelles ils étaient réduits. »

Et il faudra attendre le 7 juin pour qu'à l'Hôtel Matignon s'engage des discussions d'ensemble entre le gouvernement, le patronat et les représentants de la C.G.T. Le résultat de ces accords est connu et appartient aujourd'hui à l'histoire du mouvement ouvrier. Il est juste de remarquer que Blum, qui arbitrait les débats, imposa un taux d'augmentation des salaires de 12 %. Je ne crois pas qu'on puisse clore un paragraphe consacré aux accords Matignon sans rappeler la déclaration consternée de M. Duchemin, Président de la Confédération patronale, mis devant les réalités :

« Comment est-ce possible ? Comment avant avons-nous pu laisser faire cela ? Nous avons manqué à notre devoir en laissant les choses aller ainsi. »

Déclaration qui rejoint celle de Jouhaux, dont il faudra éternellement se souvenir, qui venant soit de la bouche d'un leader syndical soit de celle d'un leader patronal, justifie pleinement la théorie de Proudhon et des anarchistes qui conseille aux travailleurs de s'occuper eux-mêmes de leurs propres affaires.

Et c'est directement de ce Premier Mai, où les masses prirent conscience de leur cohésion que débute cette gigantesque éruption sociale dans la vie économique et politique du pays. Car les premières grèves avec occupation d'usines, celle du Havre, celle de Marseille sont justement des grèves de protestation contre le licenciement de travailleurs ayant chômé le 1^{er} Mai. Ces grèves se termineront par des victoires, la réintégration des travailleurs licenciés et le paiement des jour-

Il n'en est pas moins certain, pour ceux qui ont vécu de près ces heures angoissantes, que l'accord Matignon a préservé le pays d'événements singulièrement plus redoutables, de graves émeutes susceptibles de dégénérer en guerre civile.

M. LAMBERT-RIBOT, délégué général du Comité des Forges.

nées de grèves, et Lucien Erbal, secrétaire des métaux, peut écrire :

« La grève sur le tas est la deuxième et importante leçon à tirer de la bataille gagnée par nos camarades de Latécoère. Nous sommes partisans (le Conseil syndical a su prendre ses responsabilités en appliquant cette méthode) de la grève sur le tas avec occupation d'usine jusqu'à complète satisfaction. »

Ce texte ne sera connu que du petit cadre de la base car ni les journaux ouvriers ni les syndicats ne propageront cette forme d'action. Mais le petit cadre est sensible à toute action découlant de ce Premier Mai et soigneusement il enregistrera le résultat. Le Front Populaire attend, lui, le moment (1 mois) où ses élus s'installeront au pouvoir. Et pendant ce mois les occupations vont se multiplier avec un programme identique : reconnaissance des délégués d'entreprise, augmentation des salaires, suppression des heures supplémentaires, semaine de quarante heures, pour atteindre leur point culminant à la fin mai.

A Paris, le 24 mai, plus de cinq cent mille ouvriers défilent devant le Mur des Fédérés et dès le lendemain, les responsables des sections d'entreprise déclenchent la bataille ; c'est Hotchkiss à Levallois, Lavalette à Saint-Ouen, Farman à Billancourt, puis Renault, Chausson, Citroën, Rosengart, etc., toute la métallurgie parisienne explose bientôt, suivie par la province. Un personnage qui n'en manque pas une et qui sera ministre, Ambroise Croizat, déclare gravement :

« Le mouvement de grève de la Région parisienne peut très rapidement se calmer si, du côté patronal, on est prêt à faire droit aux légitimes revendications des travailleurs. »

Et de fait, l'organisation syndicale, débordée, va s'employer à régler les conflits. A ce moment-là plus de 100 000 métallurgistes sont en lutte. Les patrons réagissent et réclament avant toute discussion l'évacuation des usines et l'officieuse « Journée Industrielle » écrit :

« Il va sans dire que la continuation d'une telle procédure (celle de la conciliation) ne peut être envisagée dans le cadre des troubles graves qui est présentement apporté aux règles élémentaires de l'ordre et de la direction des entreprises. »

Mais si les patrons, représentés par leur organisation le C.G.P.F., refusent de négocier tant que les usines ne seront pas libérées et le travail repris, de nombreux contrats à l'échelle de l'entreprise sont signés. Les ouvriers reprennent le travail chez Citroën, chez Renault, etc., sur les bases suivantes :

« Les heures de grève seront payées. Le salaire augmenté de un franc de l'heure. Les délégués seront élus. Le droit syndical respecté. Les heures de nuit majorées, etc. »

Pourtant, si les « grandes taules » de la métallurgie qui travaillaient à plein rendement pour la guerre avaient cédé, pour le reste des corporations, le problème restait entier. Alors que le gouvernement et le patronat pouvaient espérer voir le calme se rétablir après ces accords, le mouvement repartait de plus belle, gagnant toutes les corporations, s'étalant à travers tout le pays. Le gouvernement alors encore en place pour quelques jours et que dirige Albert Sarraut s'affole et fait appel à Léon Blum pour régler le conflit, mais le leader socialiste « respectueux de la Constitution » attendra la réunion légale des Chambres pour former son gouvernement. L'état d'esprit des chefs du Front Populaire mérite d'être souligné. Certes, Blum refusera de faire appel à la force publique pour faire évacuer les usines, mais il se déclarera profondément offensé par ce mouvement qui bouscule les règles traditionnelles et dans son appel aux travailleurs il déclare :

« L'action du gouvernement, pour être efficace, doit s'exercer dans la sécurité publique. Elle serait paralysée par toute atteinte à l'ordre. Le gouvernement demande donc aux travailleurs de s'en remettre à la loi pour leurs revendications qui doivent être réglées par la loi. »

CONCLUSION

Les journées de Juin sont riches en enseignements. Le reflux de la vague, la veulerie des politiciens de gauche et enfin la dislocation de l'union des gauches qui, comme les autres unions, celle de 1924 et celle de 1932, se transformera en une union des droites, en un bloc national contre les travailleurs est également édifiant mais appartient à un autre moment de l'histoire du mouvement ouvrier.

Ce qui reste important, c'est justement ce que les travailleurs, débordant les partis politiques, ont arraché par leur action propre. Certes, la victoire électorale de la gauche, la certitude que le gouvernement Blum ne ferait pas intervenir la force ont été des facteurs importants, mais ce qui rend ces journées inoubliables, c'est justement la conscience que, pour la première fois dans son histoire, la classe ouvrière a eue, que même lorsqu'un climat favorable était créé, c'est de son action directe que dépendent les conditions de succès de ses revendications.

Les occupations d'usines furent l'œuvre des militants à l'échelle de l'entreprise et dans ce travail de la base les militants anarchistes furent présents. Une fois de plus on peut déplorer que leur dispersion les ait empêchés de jouer un rôle au moment du règlement. Ceux d'entre nous, appartenant au groupe syndicaliste « Lutte de classe » étaient trop peu nombreux pour peser sur la C.G.T. Les autres, isolés dans la C.G.T.S.R. se trouvèrent écartés de toute possibilité d'action à l'échelle de la discussion nationale ou même régionale.

Enfin, il faut mettre en garde les travailleurs. L'histoire ne se recommence pas. Ce qui fut l'originalité de ce combat, ce fut moins les méthodes employées que le climat qui leur conféra une efficacité certaine. Mais il reste deux leçons qui resteront éternellement vraies et qui conditionnent notre lutte, même dans un climat différent, même avec des techniques différentes.

La première leçon c'est que les luttes doivent être conduites en marge et contre toutes les organisations politiques fussent-elles de gauche et quelles que soient les promesses électorales de celles-ci.

La seconde, c'est que la décision doit se faire à la base de l'entreprise et que pour peser sur l'événement il est indispensable qu'à l'échelle de l'entreprise, l'influence du mouvement anarcho-syndicaliste soit réelle. Car aux instants de paroxysme, c'est seulement l'influence du petit cadre syndical qui peut faire sauter le frein des appareils syndicaux épouvantés par l'explosion sociale.

La tâche de notre Mouvement libertaire est de travailler à remplir ces conditions qui sont les garanties indispensables à la réussite de nouveaux juin 36.

Nous conseillons aux lecteurs qui désireraient avoir sur la préparation comme sur le déroulement de ces journées de juin, une documentation plus ample, de lire trois ouvrages indispensables auxquels cette étude doit beaucoup :

— Danos et Gibelin : « **Juin 36** », Edition Ouvrière ;

— Daniel Guérin : « **Front populaire, révolution manquée** » ;

— Georges Lefranc : « **Juin 36 l'explosion sociale** ».

Et à ceux d'entre vous qui désireraient se plonger dans l'ambiance particulière à cette époque, nous conseillons :

— Maurice Lime : « **Les belles journées** » ;

— Maurice Joyeux : « **Le consulat polonais** » ;

— Tristan Rémy : « **La grande lutte** ».

LA-BAS ÇA COUTE CHER

LA-BAS, c'est l'Afrique du Sud, le pays de l'apartheid.

Précédant de deux mois les élections générales, le procès de Bram Fisher vient de s'ouvrir le 26 janvier. Le « Monde » nous en avertit en quelques phrases. Fisher serait accusé de sabotage et d'appartenir au Parti Communiste interdit. Auparavant, M. Benjamin Turck, secrétaire de l'ancien Parti des Démocrates sud-africains, se serait enfui en Zambie ; après avoir passé trois ans en prison pour avoir placé une bombe dans un bureau de poste de Johannesburg, il devait être le principal témoin du procès Fisher.

Premier résultat connu de ce procès : Mme Lesly Scherbrucker, vient d'être condamnée à un an de prison pour refus de déposer son témoignage au procès. Le Parlement de l'Afrique du Sud a adopté le 18 février une loi interdisant à tout avocat tombant sous le coup de la loi pour la suppression du communisme, d'exercer sa profession. Disons, tout de suite, que Bram Fisher est avocat.

Bram Fisher est né en 1908, d'une « bonne famille » d'Afrique du Sud : grand-père, secrétaire d'Etat et Premier ministre de la colonie d'Orange, un père, juge président de l'Etat Libre d'Orange. Après avoir poursuivi ses études notamment à Oxford, il entre au Barreau vers 1930. Il était devenu un des plus éminents avocats de l'Afrique du Sud.

C'est vers cette époque qu'il « s'engagea », en adhérant au parti communiste de son pays — ce qui lui attirera pas mal d'ennuis, notamment en 1946 après une grève de 100 000 mineurs (réprimée brutalement) et en 1950 après l'Acte de Suppression du Communisme. Sa volonté d'un monde plus humain et plus fraternel se traduisit également par quelques actes exemplaires comme l'adoption d'une petite fille africaine. Sa femme enseigna bénévolement à l'Ecole indienne de

Johannesbourg. En tant qu'avocat, il a toujours défendu gratuitement les personnes non blanches jugées pour infraction aux lois qui rendent obligatoire le port d'un laissez-passer. Il fut un des défenseurs des 156 accusés de ce procès de Haute Trahison qui dura quatre ans et demi et se termina par un acquittement — étape importante dans la lutte contre l'apartheid — quelque temps après le massacre de Sharpeville (1960).

Puis ce fut le procès de Rivonia (1963-64) où six leaders noirs dont Nelson Mandela et Walter Sisulu, un indien et un blanc, accusés de sabotage échappèrent à la peine de mort grâce à la défense de Bram Fisher (détention criminelle à perpétuité, le neuvième accusé, Lionel Bernstein, fut acquitté). Peu de temps après, alors que Mme Fisher venait de mourir accidentellement, Bram Fisher est arrêté pendant trois jours.

Le 23 septembre 1964, il est arrêté avec douze blancs accusés d'appartenir au nouveau parti communiste clandestin. Or il était chargé depuis 1955 d'une affaire civile en Rhodésie du Sud. On lui accordera la liberté sous caution, et après avoir gagné la cause de son client, il retourne en Afrique du Sud.

Quelques mois plus tard, le 25 janvier 1965, il disparaît de chez lui. Il déclare, dans une lettre, entrer dans la clandestinité pour continuer la lutte contre l'apartheid, cette lutte qu'il avait jusqu'alors menée principalement, et avec vigueur, dans les cours de justice en utilisant ses compétences.

« Si par mon combat, je peux encourager quelques-uns à comprendre et à abandonner la politique qu'ils poursuivent si aveuglément, je ne regretterai aucun châtement que je pourrai encourir. Si ce système intolérable ne change pas radicalement et rapidement, un désastre s'ensuivra et l'effusion de sang et la guerre civile deviendront inévitables. La majorité qui est ainsi opprimée combattra cette oppression avec une haine toujours grandissante. Je ne puis servir la justice plus longtemps dans les conditions où j'ai essayé de le faire pendant ces trente dernières années. Je ne puis plus le faire autrement que dans la voie que je viens de choisir. »

La police l'a capturé dans la nuit du 11 novembre 1965, après une poursuite de dix mois, sa tête ayant été mise au prix de 40 000 F.

Portrait de photographe, portrait sympathique. Mais il y a peut-être de quoi... Ce serait tricher que de jouer avec les étiquettes. Plutôt qu'un communiste (et d'abord quel est « son communisme » ?) je vois un homme qui a le courage de ses opinions devant une situation bien précise, et qui n'a pas hésité à sacrifier son confort pour combattre la légalité qui se traduit par l'apartheid et les institutions dictatoriales.

Emus, indignés ou raisonneurs, connaissez-vous la manière dont le gouvernement français joue ses cartes ?

Les faits :

Accroissement des échanges commerciaux.

« La place française dans les investissements étrangers en Afrique du Sud est plus importante, la France occupant dans ce domaine, la troisième place (avec 5,6 %), après la Grande-Bretagne (60,3 %) et les Etats-Unis (11,1 %). Ici encore, on enregistre un accroissement notable, qui porte essentiellement sur les industries du textile, de l'électronique, de l'armement, de l'automobile, et, plus récemment, sur l'aéronautique et la sidérurgie. La majorité des investissements français reste cependant concentrée dans l'industrie minière. »

Accords de coopération dans le domaine scientifique et technique (ils s'appliquent en particulier aux industries d'armement et à l'industrie nucléaire).

« Ce resserrement des liens entre la France et l'Afrique du Sud, loin de se limiter au domaine commercial, financier et technique, se manifeste aussi — et surtout — au niveau politique et diplomatique. D'une part, les accords conclus par des groupes industriels et financiers privés ne se conçoivent pas sans l'accord et même la participation active de l'Etat français. D'autre part, la collaboration concernant l'armement implique — en raison de son importance — une coopération militaire à l'échelon le plus élevé. Enfin le gouvernement français a tenu, à plusieurs reprises, à manifester son soutien politique au gouvernement sud-africain. M. Schmittlein, Vice-Président U.N.R. de l'Assemblée Nationale et Président du Groupe France-Afrique du Sud, a, le 5 avril dernier, lors d'une visite officielle à Johannesburg, précisé que la France n'était pas solidaire des décisions prises par les Nations-Unies sur l'embargo des armes ; lors de

sa récente rencontre avec le Premier britannique, Harold Wilson, on a appris de source officielle que le général de Gaulle lui a confirmé que la France continuerait à voter contre toute résolution destinée à sanctionner la politique d'apartheid de l'Afrique du Sud. »

Cette position du gouvernement français est très compréhensible lorsque l'on sait qu'elle s'inscrit dans le cadre d'une lutte d'influence sur le plan politique et économique avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

C'est ainsi que la France s'inscrit comme un fidèle suppôt de l'Etat raciste sud-africain. Celui-ci se suffit d'un soutien économique, militaire et diplomatique, arme importante face à la résistance intérieure et aux faibles condamnations extérieures. D'autant plus qu'une telle coopération signifie bel et bien l'approbation, de fait au moins, de la politique raciale.

Il est vrai que rien n'est fait dans ce goût-là pour étonner les anarchistes, qui, depuis belle lurette, ont condamné l'Etat dans toutes ses manifestations. Cependant faisons la remarque suivante : un contribuable est celui qui contribue financièrement à la longévité de cet Etat.

Ainsi c'est bel et bien une partie de nos petits sous qui participe partiellement à la collaboration militaire (envoi d'armes en Afrique du Sud). Pendant ce temps, la résistance à l'apartheid, malgré son inconfort, essaie de porter ses fruits face au régime dictatorial, fort par ses armes.

Si je n'ai pas encore eu le courage de refuser de collaborer dans la mesure de mes possibilités extrêmes, je tenais quand même à préciser la position peu enviable de Bram Fisher et sa force de conscience. Tous les deux nous payons : moi, les impôts, et lui, de sa liberté.

Denis DURAND.

Note : Le Comité de Liaison pour la Lutte contre l'Apartheid a consacré son bulletin de janvier à Bram Fisher. Pour toute demande de renseignements et commandes, s'adresser à Mme E. Mathiot, 63, rue du Colonel-Fabien, Arcueil (Seine). Signalons également les deux livres suivants concernant la résistance à l'apartheid : « Liberté pour mon peuple », d'Albert Luthuli (Ed. Buchet-Chastel, 13,50 F) et « L'Apartheid » de Nelson Mandela (Ed. de Minuit, 6 F).

Contribution à l'histoire de l'anarchisme en Europe

LES ANARCHISTES EN ROUMANIE

Netlau demanda un jour au militant libertaire roumain Eugen Relgis : combien de « vrais anarchistes » il y avait en Roumanie, et Relgis répondit : « Dans notre pays, l'anarchiste est une créature effrayante. Pour les bourgeois et les petits enfants, il se doit d'avoir un faciès féroce, les cheveux hirsutes, et toujours, une bombe, ou au moins un poignard, dans la poche. »

Musoiu était le contraire de cette image d'Epinal. C'était un homme doux et impassible. La « force explosive », résidait dans ses manifestes qu'il distribuait, infatigable, indifférent aux changements de régime. Il échappa aux bombardements de la guerre, survécut à la dictature et à la « révolution ». Quelques mois après la « libération » de la Roumanie, toujours lucide et actif, il mourut le 14 novembre 1945, le jour de son 80^e anniversaire. Bien sûr, le nouveau régime marxiste fit l'éloge de ce « précurseur » du socialisme en Roumanie. La presse dirigée ignorait l'immense œuvre libertaire que Musoiu avait réalisée durant un demi-siècle, tout seul, sans parti, sans le confort de la bureaucratie politique et policière qui régnait dorénavant sur ce pays.

Quant aux libertaires roumains, s'il en reste, ils ne peuvent se manifester ouvertement. L'opposition est souterraine, comme en Bulgarie. Si nous rencontrons, aujourd'hui, dans la presse roumaine, un article signé par un ancien compagnon de Musoiu, nous savons qu'il a fait son « mea culpa », ou bien qu'il essaie de concilier « la chèvre avec le chou ».

Parmi les compagnons de Musoiu, Neagu-Negulesco publia, avant la guerre, quelques ouvrages d'études sociales, C. Brudariu, deux plaquettes sur le progrès des peuples, la paix et la culture. A. Galatzeanu mit sur pied une petite collec-

tion, « Pagini Libere », dans le même esprit que la revue « Ideie ». Mais, « Cultura Omului » et « Pagini Libere », cette dernière malgré sa préférence pour les classiques libertaires, s'abandonnèrent vite aux compromis politiques « du moment ».

Un jeune autodidacte, Ion Ionesco-Capatzana fut un propagandiste acharné de l'Espéranto. Végétarien et pacifiste, il donna toujours sa préférence aux tendances anarchistes, dans sa revue « Vegetarismul » (Bucarest 1932-1933). Il quitta la Roumanie vers 1935, et dirigea à Paris le service de presse en Espéranto, durant la guerre d'Espagne *. En 1938, il s'établit à Soutraine, dans l'Oise. Là, à l'orée d'un bois, dans un chalet de bois, il rassembla une bonne bibliothèque et construisit une petite imprimerie. Il vivait de son jardin, et imprimait lui-même la revue « Artistocratie » (1939-1940) en quatre langues : espéranto (Capatzana), français (G. de Lacaze-Duthiers), espagnol (B. Cano Ruiz) et roumain (Eugen Relgis). Capatzana voulait édifier là, un centre de relations internationales, et les réunions entre libertaires y étaient toujours très animées. Puis, la guerre vint. Les nazis n'eurent pas le temps d'intervenir, Capatzana mourut au mois d'avril 1942, après avoir mangé, lui le végétarien intégral, des champignons qu'il avait ramassés dans « le bois de la solitude ». Ce fut une perte grave pour le mouvement roumain. La dernière œuvre qu'il édita contenait quelques témoignages de Panaït Istrati, « l'homme qui n'adhéra à rien ».

Ce grand vagabond, Panaït Istrati, connu tardivement la gloire littéraire, grâce à la compréhension de Romain Rolland. Istrati est un anarchiste, par son esprit d'indépendance, sa recherche forcée de la fraternité humaine, son refus

d'accepter les mensonges politiques et par la soif de justice qui lui inspira, après un long voyage en U.R.S.S., les trois livres qui composent « La Russie à nu ». Cet écrivain naquit à Braila (port sur le Danube, à quelques kilomètres de Galatzi et de la frontière russe, à l'est de la Roumanie) d'un père grec et d'une mère roumaine. Dans sa jeunesse, il milita avec les socialistes. Puis, quitta le pays et traversa l'Europe entière, pour découvrir finalement, derrière le mirage communiste, toute l'horreur de la tyrannie étatique. Istrati ne voulut adhérer à rien, mais il fut toujours le défenseur de l'homme et de sa liberté. Durant ses dernières années, un mur de silence l'isola à Bucarest, où, rongé par la tuberculose, il répliquait avec force à ses adversaires et criait leurs vérités à ses calomnieux. Il tenta, vainement, d'exiger que Romain Rolland (alors défenseur de l'U.R.S.S.) répondit à ses troublantes questions. Le temps rendra justice à l'homme et à l'œuvre de Panaït Istrati, dont on ne peut prononcer le nom aujourd'hui, en Roumanie.

Eugen Relgis termine cette brève étude, en parlant, fort modestement, de lui et de ses activités.

Eugen Relgis, qui milita en Roumanie, durant 35 ans (1912-1947) quitta son pays pour l'Uruguay. Il fut le promoteur en Roumanie du mouvement « humanitariste » qui fut dispersé après la dictature de Anna Pauker, et l'établissement du sévère contrôle bolcheviste sur la vie culturelle roumaine. Relgis explique que « l'humanitarisme », dont il exposa les principes en 1921, est une conception positive, sans dogmatisme, en constante évolution et qui contient tous les éléments favorables à l'individu, à la personnalité humaine, sans oublier les idéaux et les intérêts permanents de l'humanité entière. Ce mouvement ne se réclamait pas de

l'anarchisme, mais présentait une grande similitude avec les doctrines libertaires. Le premier groupe « humanitariste » fut fondé à Bucarest en 1923. Il fut, avant toute chose, un centre d'études. 23 centres se formèrent entre 1924 et 1932, en Roumanie. De nombreuses publications s'inspirèrent de cette doctrine. Relgis fut secondé, durant ces années, par son fidèle secrétaire et ami, Ion Mehedinteanu (qui, atteint d'un mal incurable, se suicida en 1929).

Relgis publiait alors plusieurs revues, « Umanitatea » (Iasi, 1920), « Cugetul Liber » (1927-1928) et « Umanitarismul » (Bucarest, 1929-1930), auxquelles collaboraient les libertaires roumains et étrangers.

Dans « l'Encyclopédie anarchiste » de Sébastien Faure, Eugen Relgis exposa ce qu'était l'humanitarisme (anti-autoritaire, anti-étatique, apolitique et antipolitique, pacifiste et individualiste). Ces « principes » ont été traduits en 14 langues et publiés dans toutes les revues libertaires. Et Relgis écrit en conclusion :

« Voici la preuve de l'affinité de cette « grande famille humaine », dont les membres dispersés de par ce monde dominé par la violence et l'intolérance, poursuivent les mêmes buts : la liberté et le développement de l'individu, la justice vraie qui ne sera pas fondée sur l'oppression et l'esclavage, la fraternité qui signifiera la solidarité sociale et spirituelle de l'humanité dont les cellules — les individus — peuvent et doivent vivre par l'aide mutuelle, dans l'harmonie créatrice. »

Gui SEGUR.

(D'après un article de Eugen Relgis dans « Tierra y Libertad », N° 260.)

* *Libereana Sintazo*, publication en espéranto de C.N.T.-F.A.I. — N.D.L.R.

PIONNIERS DE L'ÉDUCATION LIBRE

L'ÉCOLE DE TOLSTOÏ (III)

IASNAÏA-POLIANA
ET LES AUTORITÉS (8) :

L'école, on l'a vu, a commencé à fonctionner en novembre 1859. Ce n'est que le 12 mai 1861 que Tolstoï demanda officiellement l'autorisation du gouvernement, qu'il obtint d'ailleurs grâce à ses appuis, mais dès janvier 1862, après de nombreuses plaintes de propriétaires fonciers et de nobles, il est placé sous la surveillance secrète de la police.

Le 18 janvier 1862, Tolstoï obtient l'autorisation de la censure pour le premier numéro du journal pédagogique « Iasnaïa-Poliana » qui paraît le 5 février pour la première fois.

Pendant le premier semestre de 1862, plus de 1 000 (mille) rapports de police s'entassent, l'un après l'autre, sur le bureau du ministre de l'Intérieur !!! Un de ces « agents de l'ordre » fut du reste en juin 1862 éroué pour ivrognerie (!) et bavardages incohérents (!) ; n'écrivait-il pas en effet dans ses rapports que « des pierres lithographiques et une provision d'encre pour imprimer des œuvres interdites ont été transportées de Iasnaïa à Koursk... », il ajoutait que la maison était truffée de portes et escaliers camouflés et que la nuit elle était entourée de guetteurs.

En conséquence de quoi, le général Gouverneur de Moscou ordonne une enquête sévère et « toutes les mesures en conséquence ».

Le 2 juillet, le colonel commandant à Toula (chef-lieu du département, près d'Iasnaïa) reçoit l'ordre de se rendre sur place et les 6 et 7 juillet on fouille systématiquement et soigneusement l'école de Tolstoï ainsi que plusieurs autres alentour... ; en vain évidemment !

Le 3 octobre, le ministre de l'Intérieur avise le ministre de l'Instruction que : « La tendance générale du journal pédagogique de Tolstoï bouscule et précipite toutes les règles essentielles de la religion et de la morale. »

Le ministre de l'Instruction, plus libéral sans doute, ne prit pas l'affaire au tragique, mais finalement, en butte aux tracasseries quotidiennes, Tolstoï annonce le 17 janvier 1863 que son journal ne paraîtra plus. (En fait, il paraîtra jusqu'en décembre inclus), après quoi, comme il le rapporte dans ses Confessions : « J'abandonnais tout et m'en fus dans les steppes, chez les Bachkirs, respirer l'air, boire le koumiss et vivre de la vie animale. »

Bien entendu, cette dépression fut surmontée, et Tolstoï reprit « du service » et son école lui survécut à tel point que le « Workers Dreadnought » du 10 janvier 1920 écrivait :

« Le domaine de Tolstoï « Iasnaïa-Poliana » a été transformé en un petit paradis pour enfants. Huit cents enfants d'ouvriers et de paysans pauvres sont logés dans la maison de Tolstoï et celle de sa fille Tatiana et son ami Tchertkov, avec le consentement de ceux-ci.

Les enfants travaillent à la terre, sous la direction d'agriculteurs experts. Ils lisent des livres d'éducation écrits par Tolstoï. Leurs professeurs sont des élèves de Tolstoï. Il y a un théâtre d'enfants et un musée, un chœur, un orchestre, et diverses écoles manuelles : charpente, mécanique, couture, etc. Il y a aussi des crèches, des jardins d'enfants, des terrains pour sports, récréations, un gymnase, etc.

Tatiana Tolstoï et V. et G. Tchertkov vivent et travaillent avec les enfants. Ceux-ci administrent leur petite république, organisent les travaux d'école, préparent leurs repas selon le régime végétarien, prenant grand soin des reliques datant de Tolstoï. »

LE RAYONNEMENT DE L'EXEMPLE

Il serait malaisé, dans le cadre de cette modeste étude de vouloir montrer l'influence des conceptions de Tolstoï sur les éducateurs qui l'ont suivi. Néanmoins, on vient de voir que son école, après sa mort lui survécut, ce qui est déjà énorme.

De son vivant du reste, outre les très nombreux visiteurs de Iasnaïa-Poliana (dont il est permis de penser qu'ils en tirèrent un enseignement), de nombreuses écoles semblables à celles de Tolstoï surgirent un peu partout en Russie. L'une d'elle, (l'école Alekseevka) fit l'objet d'un ouvrage qui, par ses nombreuses illustrations présente de l'intérêt même pour celui qui ne connaît pas le russe (cf. O.V. Popelinaeva Tri goda priepodovaniia, éditions Kouchneriov, Moscou 1911).

En outre, il faut noter que son influence en Russie, au moins dans le domaine de la pédagogie, fut considérable. Son syllabaire, malgré les interdits, fut imprimé à TRENTÉ MILLIONS d'exemplaires et devint la base de l'enseignement primaire. Enfin si, un peu paradoxalement d'ailleurs, ce sont surtout les idées américaines (introduites en 1905) qui se sont répandues en Russie, il ne faut pas oublier que Lounatcharsky, à qui incombait la charge d'organiser l'ins-

truction publique après la révolution de 1917, était ou semblait être passablement imprégné des idées pédagogiques de Tolstoï.

EN GUISE DE CONCLUSION (9) :

Il serait sans doute prématuré de vouloir conclure, alors que nous n'avons fait que lever le voile ! Tout au plus pouvons-nous espérer avoir montré que Tolstoï fut (et cela tout au long de sa vie) avant tout un éducateur, et qu'on ne peut comprendre son œuvre si on ne la voit pas sous cette optique. Il lui appartient (après Godwin et Proudhon) d'avoir condamné tout système autoritaire, étatique ou religieux d'éducation, il ajoutait du reste que, sans « l'emprise pédagogique d'une école officielle sur les masses, aucune organisation gouvernementale ne tiendrait debout ».

Certes, nous aurions dû relever aussi les domaines sur lesquels nous nous trouvons en désaccord avec Tolstoï, comme par exemple sa conception de la science et de l'art, nous laissons ce soin à nos lecteurs qui ne manqueront pas de creuser le sillon que nous venons de tracer.

(8) Ces renseignements, pour la plupart, nous ont été fournis par notre ami Victor Lebrun, ami et secrétaire de Léon Tolstoï, auteur de « Mémoires » restés malheureusement inédits et qui vit retiré dans un petit village de Provence.

(9) A titre indicatif on peut consulter également les « Souvenirs d'un élève de l'école de Tolstoï », édités à Moscou en 1917, et traduits en allemand par Wassilij Morossov : « Erinnerungen eines Jasnopoljaner Schülers an Léo Tolstoï ». Ed. Frobenius, Bâle.

René BIANCO.

Classiques de l'anarchie

LES MARTYRS DE CHICAGO

Dans « Le Monde Libertaire » de mai 66, le groupe de Thionville-Metz a évoqué le procès de ceux que l'histoire a sacré du nom de « martyrs de Chicago ». Rappelons ici leurs noms : Spies, Fielden, Neebe, Fischer, Schwab, Lingg, Engel, Parsons. Arrêtés au lendemain des massacres de Chicago, les 3 et 4 mai 1886, ils comparaissaient au mois d'octobre 1886 devant un jury trié, dans un procès truqué. Sept furent condamnés à mort, le huitième, Neebe, à quinze ans de pénitencier ; deux eurent leur peine commuée, Fielden et Schwab, Lingg se suicida, Spies, Fischer, Engel, Parsons furent pendus le 11 novembre 1887. Tous, entre leur verdict et le prononcé de leur peine, affirmèrent avec force leur foi libertaire. Nous reproduisons ici, les passages qui nous ont paru les plus caractéristiques de chacune des déclarations dans l'impossibilité de les reproduire entièrement.

ADOLPHE FISCHER

... Si les classes dirigeantes pensent qu'en nous exécutant, en pendant quelques anarchistes, elles feront disparaître l'anarchie, elles se trompent grossièrement, car les anarchistes tiennent plus à leurs principes qu'à leur vie. Un anarchiste est toujours prêt à mourir pour ses principes, mais, dans ce cas-ci, j'ai été accusé de meurtre, et je ne suis pas un meurtrier. Vous découvrirez qu'il est impossible de tuer un principe, quelques nombreuses que soient les vies que vous prenez aux hommes qui se réclament de ce principe. Plus les croyants des justes causes sont persécutés, et plus rapidement se réalisent leurs idées. En rendant un verdict aussi injuste et aussi barbare les douze « honorables » membres du jury ont plus fait pour le progrès de l'anarchisme que ne pourraient le faire les anarchistes en une génération. Car ce verdict est un verdict contre la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté de pensée en ce pays, et le peuple va s'en rendre compte. C'est tout ce que j'avais à dire.

GEORGES ENGEL

... En quoi consiste mon crime ? En ceci, que j'ai travaillé à construire un système social dans lequel il soit impossible à un homme d'amasser des millions, grâce au progrès du machinisme, tandis que de grandes masses sont plongées dans la dégradation et la misère. De même que l'eau et l'air sont pour tout le monde, de même les inventions de la science doivent être appliquées pour le bénéfice de tous. Les lois d'Etat que nous avons sont en opposition avec les lois de la nature, en ce qu'elles dérobent aux grandes masses leurs droits à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui puisse respecter un gouvernement qui n'accorde de droits qu'aux classes privilégiées et n'accorde aucun droit aux travailleurs ?

(...) Non ! Pour un tel gouvernement, je ne peux me sentir aucun respect, et je le combattrai, en dépit de son pouvoir, de sa police, et de ses mouchards.

AUGUSTE SPIES

... Mes idées sont une part de moi-même. Je ne peux m'en séparer, et si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Si vous pensez que vous pouvez faire disparaître ces idées qui gagnent de plus en plus de terrain chaque jour, si vous pensez que vous pouvez les faire disparaître en nous envoyant à l'échafaud, si vous voulez qu'une fois de plus des hommes subissent la peine de mort pour avoir osé dire la vérité — et je vous défie de montrer le moindre mensonge dans ce que nous avons dit — si la mort dis-je, est la peine qui doit frapper la proclamation de la vérité, alors je serai fier d'en payer le prix !

ALBERT CARSONS

... Vous accusez les anarchistes d'user de la force et de la recommander ; c'est faux. Vous vous condamnez par votre propre bouche. L'état présent de la société est en effet basé, maintenu et perpétué par la force. Ce système capitaliste que nous avons aujourd'hui ne durerait pas vingt-quatre heures s'il n'était soutenu par les baïonnettes et les bâtons de la police et de la milice. Eh bien ! c'est à cela que nous nous opposons ; c'est cela contre quoi nous protestons. Et ce dont l'accusation nous accuse ici, c'est précisément de ce dont, elle et vous, êtes coupables.

... L'économie politique qui prévaut a été écrite pour justifier qu'on a le droit de prendre quelque chose en échange de rien ; elle a été écrite pour empêcher les riches de rougir quand ils regardent les pauvres. Ce sont ceux qui dépeignent l'anarchie comme un composé d'« incendie, de vol et de meurtre » qui dépouillent le peuple ; ce sont eux qui adorent le pouvoir et qui haïssent l'égalité ; ce sont eux qui dominent, dégradent et exploitent leurs concitoyens, afin de maintenir et de perpétuer leurs privilèges.

LOUIS LINGG

... Je vous répète que je suis l'ennemi de « l'ordre » d'aujourd'hui et je répète de toutes mes forces que, aussi longtemps qu'il me restera le moindre souffle, je combattrai cet « ordre ». Je méprise votre « ordre social », vos lois, votre autorité fondés sur la force. Pour cela pendez-moi !

MICHEL SCHWAB

... Le grand principe qui est à base de tout le système social actuel est celui du travail non payé. Tous ceux qui amassent des fortunes, qui se construisent des palais, qui vivent dans le luxe ne peuvent faire cela que par la vertu du travail non payé. Etant propriétaires directement ou indirectement de la terre et des machines, ils dictent leur loi aux travailleurs. Ceux-ci sont obligés de vendre leur travail pour presque rien, ou bien de mourir de faim... Le socialisme, tel que nous le comprenons, c'est la terre et les machines possédées en commun par le peuple. Et la production sera assurée par des groupements de producteurs qui fourniront à tous les marchandises nécessaires. Je sais que notre idéal ne sera réalisé ni cette année ni l'année prochaine, mais je sais qu'il le sera un jour, dans un avenir aussi proche que possible. Il est entièrement faux d'employer le mot anarchie comme synonyme de violence. La violence est une chose et l'anarchie une autre. Dans l'état social actuel, on use partout de la violence contre la violence, mais seulement contre la violence comme un moyen de défense nécessaire.

SAMUEL FIELDEN

... Si ma vie doit servir à la défense des principes du socialisme et de l'anarchie, tels que je les ai compris et dont je crois honnêtement qu'ils sont dans l'intérêt de l'humanité, je vous déclare que je suis heureux de la donner ; et c'est un très bas prix pour un si grand résultat... J'ai confiance qu'un temps viendra où il y aura une meilleure compréhension et plus d'intelligence, et je vois, au-dessus des montagnes d'iniquités, de mal et de corruption, luire un soleil de droit, de vérité et de justice qui baignera un jour en sa lumière embaumée un monde émancipé.

OSCAR NEEBE

... Nous sommes des fervents de l'éducation et de la réduction des heures de travail. La réduction des heures de travail a toujours été mon but principal, et j'ai fait un peu de bon travail pour y parvenir... J'ai créé des syndicats. J'ai été partisan de la réduction des heures de travail, de l'éducation des travailleurs et de la réapparition de l'« Arbeiter Zeitung » journal ouvrier. Il n'y a aucune preuve que j'ai participé au lancement de la bombe, ou à quoi que ce soit de ce genre. Aussi je vous demanderais de me pendre, moi aussi, car je pense qu'il est plus honorable d'être tué d'un coup que de mourir à petit feu.

ROME - MADRID

Bien qu'un article lui soit consacré, nous ne saurions aborder cette rubrique sans mentionner ce qui a été le fait marquant du mois de mai : l'enlèvement de Mgr Ussia. La presse du monde entier, en particulier la presse européenne et sud-américaine a relaté les modalités du rapt avec suffisamment de détails pour qu'il soit inutile d'en parler ici ; notons seulement que les qualificatifs employés pour décrire l'opération « menée avec une maestria parfaite », « techniquement impeccable », etc., sont autant de coups portés contre l'opinion que certains s'acharnent à répandre et suivant laquelle les anarchistes sont incapables de s'organiser sérieusement et efficacement.

Si le « groupe 1^{er} mai » a contribué à briser le mur du silence qui entoure l'anarchisme sur le plan international (articles, interviews, etc., ont été réalisés à cette occasion) ce qui est déjà un résultat appréciable, il ne faut pas oublier que son action visait surtout le problème espagnol et qu'il faut donc la replacer dans le contexte politique actuel de l'Espagne pour en apprécier la valeur exacte. La situation est en train d'évoluer à une cadence accélérée, pressés par un certain nombre de facteurs, économiques, politiques et même biologiques (l'âge de Franco), les dirigeants espagnols cherchent à établir les conditions d'une transition vers l'après franquisme, qui puissent sauvegarder au mieux leurs intérêts. C'est pourquoi ils distillent au compte-gouttes une certaine démocratisation qu'ils gonflent démesurément aux yeux de l'opinion publique internationale, tout en maintenant en état de fonctionnement permanent un système répressif capable de contrôler les effets parfois imprévisibles de cette pseudo-libéralisation. C'est pourquoi également ils essayent de jeter des ponts vers les organisations de classe jouissant de

la confiance des travailleurs afin de s'assurer leur caution.

Le « groupe 1^{er} mai » a frappé avec une admirable subtilité tactique aux points les plus sensibles du régime. Il a ébranlé le mythe de la « libéralisation » en braquant les projecteurs sur l'appareil répressif du régime et sur les prisonniers politiques. Il a enrayé les manœuvres des syndicats verticaux qui en utilisant quelques « anciens dirigeants de la C.N.T. » prétendaient faire croire au peuple espagnol qu'ils s'étaient assurés la caution de ce qui fut la plus grande organisation syndicale de l'Espagne révolutionnaire, et il a par là même redonné confiance à bon nombre de militants décontenancés par la propagande insidieuse du régime. Enfin il a placé « l'opposition religieuse » dans une position difficile en mettant au défi les plus hautes instances cléricales de se prononcer sur le problème de la répression en Espagne. Ajoutons encore comme élément positif le fait que l'opinion publique espagnole se soit passionnée à travers ses journaux pour « l'action directe » réalisée par les « anarchistes » et qu'il ait été prouvé une fois de plus qu'un groupe d'hommes décidés peut se jouer des importants dispositifs policiers de la société capitaliste et porter de rudes coups à un gouvernement.

Pour tout cela, nous ne pouvons qu'exprimer notre chaleureuse solidarité avec les militants du « groupe 1^{er} mai » et avec notre camarade Edo qui est allé défier le franquisme au cœur même de Madrid. Les seules notes discordantes étant venues du groupe « collaborationniste » de Madrid, ce qui est normal et de certains bureaucrates de l'exil, ce qui l'est beaucoup moins.

Nous vous communiquons enfin la lettre envoyée par la Fédération Ibérique des Jeunesses Libétaires (F.I.J.L.) également solidaire de ces actions.

COMMISSION DE RELATIONS : F.I.J.L.

En rapport avec les derniers événements concernant l'Espagne, la F.I.J.L. avait diffusé la première déclaration faite par le militant anarchiste Luis A. EDO le 5 avril 66 à Madrid. La F.I.J.L. manifesta alors sa solidarité totale avec la dite déclaration.

Continuant à remplir notre devoir d'information, nous portons à votre connaissance le texte de la deuxième déclaration faite par Edo à Madrid le 1^{er} mai.

En même temps que ce document, nous parvient la nouvelle du retour en France du camarade Edo.

Londres, 6 mai 66.

« Mouvement Libéraire Espagnol »

Déclaration :

« Aux efforts désespérés que le régime se voit contraint d'effectuer pour trouver une solution de rechange à l'indiscutable décomposition qui s'observe dans son sein, s'ajoutent — en les aggravant — non seulement, l'évidente incapacité physique de Franco qui pose par là même dans l'immédiat le problème de sa succession, mais encore la détérioration de la situation dans tous les secteurs actifs du pays.

Situation qui amène le régime à commettre de honteuses provocations, l'une d'elles, la plus importante, consiste à compromettre l'irréprochable trajectoire de la C.N.T. en l'impliquant dans des compromis, contractés par quelques individus sans scrupules ni représentativité organique, avec des représentants du régime.

Face à une telle provocation, le mouvement libéraire,

— Déclare :

Que la séquestration du conseiller ecclésiastique de l'ambassade espagnole auprès du Saint-Siège, Mgr Marcos Ussia Urruti Coechea, montré d'une façon claire et définitive la position des militants libéraires face à la dictature.

Que les manœuvres du régime tendant à prolonger son agonie en utilisant le prestige que la C.N.T. conserve toujours au sein des masses, sont ainsi totalement démasquées.

— Exige :

La libération immédiate de tous les détenus politiques, en échange de Mgr Ussia, dont l'intégrité physique et la sécurité personnelle sont scrupuleusement garanties.

— Proclame :

Sa solidarité avec les forces actives et conscientes du pays, ouvriers, étudiants et intellectuels qui, dans la rue, dans l'université et dans l'usine en impulsant une action dynamique et directe, accélèrent la chute de la dictature.

— Réclame :

Une fois de plus l'unité d'action avec toutes les forces authentiquement démocratiques, seule condition pour en finir avec la dictature en établissant un régime de bien-être social réellement démocratique.

Le mouvement libéraire conscient du moment historique que traverse le pays réaffirme sa confiance dans l'action populaire, chaque jour plus décidée — avec l'apport et l'impulsion des nouvelles générations — à ne pas continuer à supporter l'ignominie et l'arbitraire de l'agonisant régime franquiste. »

Madrid, 1^{er} Mai 66, Aurore d'une nouvelle ère de liberté.

Mouvement Libéraire Espagnol.

A TRAVERS
LES
REVUES

En cette période d'anniversaire des journées de juin 36, le numéro 54 de la revue de l'institut français d'histoire sociale, *LE MOUVEMENT SOCIAL*, consacré au front populaire, est particulièrement bienvenu. Les études dénuées de passion qui sont publiées abordent cette époque sous un angle nouveau et par leur richesse permettent à ceux qui ne l'ont pas vécue de se faire une idée approximative des hommes et des événements. La volonté affirmée de prendre le point de vue de Sirius, de se vouloir revue de recherches et d'études historiques, aboutit pourtant à des excès comme à des manques. Excès, provoquant la lassitude, lorsqu'il s'agit de chiffrer objectivement et scientifiquement le nombre des participants aux manifestations du 12 février 1934 en provinces; manques, lorsqu'il s'agit d'étudier les critiques de gauche et l'opposition révolutionnaire au front populaire. Pierre Broué, qui nous avait habitué à mieux, et Nicole Dorey, auteurs de cette dernière étude, distinguent quatre tendances dans cette opposition : Monatte et la « révolution prolétarienne », Trotsky et les trotskystes, déjà divisés (1), les socialistes de la tendance « gauche révolutionnaire » (Pivert, Guérin), et certains éléments communistes dont André Ferrat fut le porte-parole dans la revue « Que faire ». Quant aux anarchistes, ils sont laissés dans l'ombre à cause de leur « incontestable originalité » qui les situe « toujours à contre-courant » ! Au nom de la vérité scientifique, sans doute ? D'autres études, particulièrement celle de Nicole Racine sur l'association des écrivains et artistes révolutionnaires et la revue « Commune », mettent en évidence le fait que le front populaire ne fut que le triste prélude de la nouvelle « union sacrée » antifasciste qui allait voir le jour avec la Seconde Guerre mondiale; le réarmement imposant d'ailleurs les premières dérogations puis l'abrogation pure et simple de la loi de 40 heures, symbole même de la « victoire ouvrière ». (Cf. l'étude de J.-C. Asselin.)

L'oubli, ou la déformation, de tout ce qui touche de près la pensée et l'action anarchistes, est le lot non seulement de la presse officielle, ou moins officielle, comme « le Mouvement social », mais aussi de publications comme « L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE », qui édite enfin son dixième numéro. On aurait aimé être conciliant avec l'I.S. dont la pensée, toujours intelligente, est réellement révolutionnaire, d'autant plus que les attaques qui sont portées contre « Planète », « Le Monde », « Le Nouvel Observateur », « Socialisme ou Barbarie », Henri Lefebvre, Edgar Morin, Jean-Luc Godard, Daniel Guérin, Yvon Bourdet, Jean-Marie Domenech et « Esprit », etc., atteignent leur but à chaque phrase, qui est de les mener littéralement à l'abattoir. Le malheur est que l'I.S. s'attaque aussi aux anarchistes; mais cette fois-ci les coups portent moins : passe encore qu'on reproche à Henri Lefebvre son apologie de Proudhon « l'apolitique ennemi de toute lutte violente; l'arrière qui en plein XIX^e siècle n'envisage et ne tolère d'autre choix pour la femme qu'entre l'état de prostituée et celui de ménagère; l'homme qui a parfaitement résumé toute sa nullité de moraliste en tranchant précisément contre le minimum de l'autonomie ouvrière existante : « il n'y a pas plus de droit à la grève que de droit à linceste et à l'adultère ». Passe encore, mais difficilement, que dans l'excellent tract « la lutte de classes en Algérie », on défende l'autogestion contre Proudhon : « l'autogestion radicale, la seule qui puisse durer

et vaincre, refuse toute hiérarchie en elle-même et hors d'elle; elle rejette également par sa pratique toute séparation hiérarchique des femmes (séparation esclavagiste hautement admise par la théorie de Proudhon comme par la réalité arriérée de l'Algérie islamique) ». Mais qu'on assimile la C.N.T. espagnole au syndicalisme phalangiste, voilà qui est fort ! l'I.S. ne peut ignorer que ce groupe qui « passa des tractations » avec le franquisme, n'est pas la C.N.T. et qu'il a été désavoué énergiquement par l'ensemble du mouvement anarchiste international. Malveillance ou ignorance ? dans les deux cas, l'I.S. se disqualifie et ne peut prétendre être le secteur de pointe de la critique radicale du pouvoir. « Le Monde Libéraire » lui-même, n'est pas mieux traité : dans sa critique parue en décembre 1964 du n° 9 de l'I.S., René Fugler écrivait qu'un domaine échappait aux situationnistes : le travail. L'I.S. répond qu'elle n'a jamais « traité d'autre problème que celui du travail à notre époque : ses conditions, ses contradictions, ses résultats » et que « l'erreur du M.L. provient peut-être des habitudes de la pensée non dialectique, qui isole un aspect de la réalité sur le terrain qu'il est convenu de lui reconnaître, et ainsi ne peut le traiter que conventionnellement ». Mais l'I.S. ne répond pas à ce qu'ensuite écrivait Fugler : « le problème du travail n'est pas ignoré... mais l'équipe manque d'explorateurs et d'expérimentateurs... et les situationnistes se voient confinés, un peu plus encore, dans le domaine « culturel » ». Ne soyons pas trop sévère pourtant : avec le n° 10, l'I.S. semble se rapprocher d'une attitude moins « culturelle » et plus « politique » avec les articles sur la révolte noire de Los Angeles, le tract « la lutte des classes en Algérie », « l'adresse aux révolutionnaires », le compte rendu des incidents de Rangers, et la publication de la « contribution au programme des conseils ouvriers en Espagne ».

Signalons la parution de « PLEXUS », la revue qui décomplexé, publiée par les éditions Planète; sans intérêt, si ce n'est quelques citations, perdues en dernière page, de Picabia, de Jacques Rigaut ou de Michaux.

« NOIR ET ROUGE », (n° 33) cahier d'études anarchistes-communistes, publie deux textes extrêmement intéressants : l'un, qui est la suite de l'étude d'Ivo commentée dans le numéro précédent sur l'autogestion en Yougoslavie, l'autre, qui est un article déjà paru en 1959 de Paul Zorkine (mort en juillet 62), règle son compte au « mythe des conseils ouvriers chez Tito ». Un troisième article sur « la magie, le rationalisme et l'anarchie », me semble ignorer totalement tout ce qui est connaissance en dehors de la science. En reprenant l'attitude rationaliste, même moderne, on en vient à tenir pour nulle la connaissance qualitative qui s'affirme à travers la haute poésie, « que seul peut mouvoir le principe des analogies et des correspondances. Des poètes comme Hugo, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, des penseurs comme Fourier, partagent l'idée d'une « clef hiéroglyphique » du monde avec les occultistes et aussi vraisemblablement avec la plupart des inventeurs scientifiques ». (A. Breton, Entretiens.)

Jacques SOREL.

(1) « Au printemps 36, il y aura trois groupes distincts se réclamant de la 4^e Internationale et proclamant la nécessité de construire un parti révolutionnaire. » Aujourd'hui, si nos comptes sont exacts, il y en a au moins cinq !

DE LA DÉCOMPOSITION CULTURELLE

Chaque être souhaite, avec une inquiétude plus ou moins vive, comprendre le monde dont il est une infime partie ; il cherche à ordonner les sensations confuses, fragmentaires, contradictoires, que lui procure le milieu dans lequel il se meut, en vue d'accéder à une interprétation générale de l'univers. L'homme veut apprendre, « savoir », pour comprendre le monde et se comprendre lui-même. Il tend à la connaissance.

Initiation à la connaissance de l'homme.

Pierre MABILLE.

« Ce sera un tableau certes peu banal ! », me dit le peintre affichiste Paul Colin. Pour venir en aide à la « société des amis de l'enfance », que préside Mme Jean de Broglie, il a demandé à dix peintres français célèbres d'exécuter chacun un sujet sur une même toile, de 1 m 60 sur 1 m 40.

« D'autres artistes, je dois l'avouer, se sont refusés, me dit Paul Colin : Foujita parce qu'il se consacre entièrement à la décoration d'une chapelle à Reims (où il a été baptisé). Gromaire lui, a été catégorique : « Je ne peins pas pour faire la charité, mais pour gagner de l'argent ! »

« France-Soir », 14 avril 1966.

Notre époque laissera comme trace celle de sa décomposition en tous domaines. Une révolution « retournée » contre ceux qui la servent, l'appropriation par la société des valeurs subversives d'un art « retourné » contre ses expérimentateurs, voilà un triste bilan.

Le « dépérissement de l'art » suivi du « dépérissement du prolétariat » font partie des apparences de cette société — dépérissement pris dans le sens léniniste du « dépérissement » qui n'en finit pas de dépérir. Il ne s'agit plus que d'un spectacle avec ses jeux de miroirs.

La révolution d'octobre 17 était secondée par la transformation des

concepts artistiques, avec par exemple les courants tels que le suprématisme (Malévitch) et le constructivisme (Tatlin), mais peu à peu s'effectua une « prolétarianisation » de l'art (proletkult) ; l'arrestation de Meyerhold mit un point à ce développement. La suite ne fut plus que l'établissement du « réalisme socialiste », celui-ci dans son paradoxe n'étant qu'une faible copie de l'Art des salons. Le thème essentiel de cette production était la glorification du travail et du chef vénéré au lieu d'un quelconque sujet religieux. En cela elle ne suivait que la ligne logique d'où personne n'est encore sorti : une culture dite populaire n'est que l'extension de la culture bourgeoise.

L'urbanisme russe (stalinien) avait comme programme la copie de la Maison Blanche, mettre des colonnes partout étant considéré comme le « signe » de l'appropriation de la richesse bourgeoise.

Mais de l'autre côté du rideau, les choses ont changé depuis le XIX^e. L'art se vend et s'achète comme une boîte de conserve ; la notion qualité étant remplacée par celle de « placement » ou produit de consommation.

Le déchet est récupéré et sert surtout dans ce sous-produit de Dada nommé pop-art, la quantité remplaçant souvent la notion de qualité : des milliers de clefs, des hamburgers, des dentiers ou des ordures, etc... Tout cela, en général est fait sans le moindre esprit subversif. Sa profonde différence avec Dada est que celui-ci s'attaquait à l'apparence de la société, alors que maintenant nous sommes dans la société de l'apparence.

Le scandale spectaculaire est peu à peu entré dans les mœurs, il n'est que l'annonce d'un produit publicitaire ou même tend à remplacer celui-ci. De ce point de vue, le spectacle « total » dit « happening » n'est que le signe d'une misère d'expression, la critique ou l'acte créatif étant largement remplacé par la confusion (mélange de jazz, textes de Sade, strip-tease ou n'importe quoi) reprenant à son compte le « collage » dadaïste dans la plus grande incohérence. Il est même étonnant que des journaux s'en préoccupent, c'est pourtant le cas de *France-Dimanche* journal calotino-concierge, qui titre : « Le Théâtre de la honte... » et fait un exercice de délation : « Monsieur

le Préfet de police de Paris, à votre place, je saurais ce qui me reste à faire. Quoi donc ? Interdire à tout jamais des spectacles de cette bassesse. Ne serait-ce que par respect pour tous les beaux, les vrais, spectacles qui se donnent dans les théâtres de Paris (1) ». A cela, il ajoute quelques photos de femmes nues avec un carré noir sur le sein (il faut bien vendre). Tout de même, ce qui arrive au Vietnam et bien plus « total », là-bas, c'est le pouvoir qui « organise » le spectacle bien entendu dans la limite de ses moyens.

Un des premiers « artistes » qui aif compris la notion spectaculaire (à son profit) fut Dali, servi en cela par son exhibitionnisme naturel. Il effectua ainsi le « retournement » de termes scandaleux à la légalité puisqu'il « est » une expression de l'ordre : « A la question : « Que ferez-vous en enfer ? » Dali a répondu : « Je m'occuperai de tout le côté libidineux dont je ne peux m'occuper en ce monde terrestre... L'enfer est un état de fête perpétuel ; la morale n'y existe pas... La sodomie y est exquise. C'est le règne absolu du marquis de Sade. » (2)

Quant au camarade — peintre Picasso (le peintre communiste de mieux payé du monde) il aura bien servi le « socialisme », son opinion sur la question étant remarquable : « En 1937 ou 1938 Picasso me disait que ce qui le disposait en faveur des dirigeants staliniens, c'est qu'ils lui rappelaient les jésuites espagnols, qu'il avait vivement appréciés au temps de sa jeunesse (3). » Ce qui permet, en bonne casuistique, au jésuite Garaudy de « découvrir » récemment Picasso et par là même de justifier le parti vis-à-vis de la « destalinisation » de l'Art.

La « culture » se répand comme la furonculose ; bientôt vous serez jugé par ce slogan : « Ce que vous avez sur vos murs porte la marque de votre culture. » Mais c'est au niveau de l'urbanisme que c'est le plus beau. Après les abris anti-atomiques (OTAN), voici un exemple d'aménagement du territoire : « 1900 H.L.M. à la place de l'usine à gaz de La Villette. L'administration a passé outre aux inconvénients qui attendent les futurs locataires H.L.M. en se basant sur l'existence, de l'autre côté du boulevard Macdonald d'un hôpital de contagieux de l'Assistance publi-

que, l'hôpital Claude-Bernard, où les pensionnaires résistent bien dans l'ensemble à l'atmosphère polluée du secteur (4) ». L'on fera sans doute mieux la prochaine fois ; pourtant l'aménagement d'H.L.M. au-dessus des cimetières serait assez rentable.

Doit-on le redire, l'urbanisme ne peut se réaliser que d'une manière collective (selon les désirs des habitants) et pour cela il faut posséder tous les moyens de production (situation révolutionnaire).

Une architecture nouvelle doit jouer : « Sur les effets d'atmosphère des pièces, des couloirs, des rues, atmosphère liée aux gestes qu'elle contient. L'architecture doit avancer en prenant comme matière des situations émouvantes, plus que des formes émouvantes. Et les expériences menées à partir de cette matière conduiront à des formes inconnues. La recherche psychogéographique, « étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus », prend donc ainsi son double sens d'observation active des agglomérations urbaines d'aujourd'hui, et d'établissement des hypothèses sur la structure d'une ville situationniste ». (5)

Evidemment, tout ceci n'était pas marqué sur un porte-clés. (6)

Guy ANTOINE.

(1) Article de « France-Dimanche », de Robert Justice - Le pavé dans la mare.

(2) « France-Soir », 16 avril 1966.

(3) Breton - Du « Réalisme socialiste ».

(4) « France-Soir », juin 1965.

(5) G.-E. Debord - Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale.

(6) « France-Soir », 29 avril 1966 - Les syndicalistes français se mettent à la mode « porte-clés ». Il s'agit du syndicat C.F.D.T. de la R.A.T.P. Sur le porte-clés édité par cette organisation, on peut voir d'un côté, en noir et blanc sur fond vert : le nom du syndicat. De l'autre côté, les revendications : « Conditions de travail - Quarante heures - Deux jours de repos - Réel pouvoir d'achat - Dignité - Promotion. »

Les essais fantastiques du Docteur Rob

De quoi s'agit-il ?

Un savant, ou plus exactement un homme qui fait profession de savoir, a découvert tout à la fois une théorie et la formule qui permet de l'appliquer.

Il s'agit de priver, provisoirement, l'homme de son imagination pour lui permettre de résoudre, en toute raison, tous les problèmes qui lui sont posés.

Il lui suffit, pour cela, de l'absorption d'un cachet miracle.

Le postulat est faux, je dirai même absurde, s'il est vrai qu'il n'y a de recherches et de raison que dans la mesure où il y a imagination.

IXIGREC, l'auteur de ce livre, est trop individualiste et trop sage pour ignorer une pareille évidence, aussi n'est-ce que par jeu et pour nous démontrer l'inanité de cette recherche de la « raison pure » qu'il s'est posé et nous a posé ce faux problème.

Paradoxe, voulu ou non, ce livre est un débordement de situations imaginaires ; l'auteur en a-t-il oublié le point de départ ; les cachets J K du Docteur Rob n'étaient-ils pas au point ou encore veut-on nous démontrer simplement la fausseté des absolus et nous rappeler, après Pascal, que « l'homme n'est ni

ange ni bête, « mais que, qui fait l'ange fait la bête ».

Qu'importe cela, ce qui importe, c'est la suite de contes philosophiques dans lesquels l'absorption de l'élixir miraculeux nous entraîne, la satire des superstitions, des tares, des travers, des prétentions et des ridicules de la nature humaine à travers les avatars rêvés du héros.

Ce qui importe, c'est la transposition à peine voilée, le symbole sans ambiguïté, qui nous permet de reconnaître nos institutions : religions, commerces, tribunaux, systèmes dont, avec l'éloignement d'un sage qui les regarde d'Uranus, le grotesque s'élargit, éclate, assourdit et nous laisse confondus d'être un élément de cette fourmilière et de la prendre parfois au sérieux.

Le style est sans recherche, s'apparentant parfois au langage parlé, émaillé des boutades familières de l'auteur.

Nous retrouvons chez lui, contre l'appareil d'Etat, cette hargne dont les années n'ont atténué, ni la virulence, ni la véhémence, ni la jeunesse de ton.

Ecoutez plutôt :

« De quel droit, je vous prie, un homme vient-il me permettre ou m'in-

terdire ceci ou cela, si je vis sans nuire à personne, biologiquement s'entend, et si je n'impose point mes vues à qui que ce soit ? De quel droit, sinon celui des coupeurs de bourse, des hommes s'approprient-ils un morceau de terre quelconque et m'interdisent-ils d'y séjourner ou de le traverser, si cela me plaît ? La planète n'appartient à personne, et l'accaparement de ce sol par un Etat est un vol, un acte de violence et de banditisme. Je ne reconnais ce droit de propriété à aucun de mes pareils, sauf à celui qui a mis en valeur son bout de terre par son propre effort productif. L'homme est un maniaque de la possession et l'Etat est la consécration de l'esprit despotique, tyrannique et oppressif.

« Qui donc aime vraiment l'indépendance et la liberté ? Nous vivons réellement en esclavage. L'Etat dispose du citoyen de la naissance à la mort. Il dispose de sa peau, de ses muscles, de son cerveau, de sa vitalité, pour en faire un éduqué d'abord, c'est-à-dire un robot perfectionné, un robot productif, puis un soldat, un fonctionnaire, un croyant social, logé, nourri, habillé, distrait, conditionné,

commandé, organisé, décoré ou non, pensionné, retraité et j'allais dire, empaillé.

« L'homme est l'esclave de l'Etat, de tous les Etats, au lieu d'être l'esclave d'un seul maître avec lequel, tel ESOPE ou EPICTETE, on pouvait encore s'entendre parler, discuter, faire vibrer la sensibilité humaine. L'Etat, lui, est insensible, inhumain, aveugle, despotique, cruel, intouchable, anonyme, irresponsable, inévitable, tabou et indestructible. C'est le pire des esclavagistes.

« Nouveau Minotaure, il ne dévore pas ses victimes : il les dépersonnalise, uniformise leurs caractères, étouffe l'originalité, détruit la responsabilité, annihile l'initiative, détruit le génie, endort l'esprit aventureux, pervertit le sens de la vie, déforme la volonté, nivelle les pensées, égare les intelligences, prépare des robots et travaille scientifiquement à la fabrication en série du citoyen anonyme. »

En vérité, il n'est pas besoin de se placer dans un monde imaginaire pour faire entendre un pareil pamphlet.

Maurice LAISANT.

★ DISQUES

Il semble aujourd'hui à ceux qui s'intéressent à la chanson (ils sont nombreux dans nos milieux) que la longue période ou l'infantilisme était roi, tire à sa fin. Après la nuit, débouchons-nous en pleine lumière ? Peut-être pas immédiatement, car les tenants de « jobs » substantiels n'abandonneront pas si facilement. Pratiquement, ils cherchent quelle reconversion leur sera profitable. Il y aura sans doute de nombreux courants, l'important pour ces requins est de susciter ceux qui les porteront vite et loin.

On assiste depuis quelques mois à la production de nouvelles « Piaf », comme s'il était très simple de draguer l'immense foule des admirateurs de la grande artiste disparue. Que les jeunes interprètes, dont nous ne mettons pas en doute la sincérité, se disent bien que dans ce métier il ne suffit pas de singer, qu'elles commencent par se cultiver et, leur naïveté tombée, elles comprendront que c'est à force de travail que l'on se fait une place et une personnalité. Les managers qui les fourvoient le savent mieux que quiconque, mais il s'agit pour eux de faire vite et de s'accrocher. D'autres expériences plus ou moins fructueuses seront tentées au cours de prochaines saisons.

Six ans après sa mort prématurée, on redécouvre Boris Vian. De toutes parts on reprend ses livres, son théâtre, ses chansons. Nous ne pouvons que nous en féliciter car l'œuvre si immense si diverse du grand disparu mérite largement d'être connue du grand public. De nombreux disques ont été enregistrés par de très bons artistes qui cherchent à être fidèles à la pensée du grand Boris. Quant à nous, nous gardons une secrète préférence pour la réédition en 33 tours chez Philips de ses chansons interprétées par lui-même (77922).

Si nous disons plus haut que le climat devient plus sain, c'est que les grands prix des académies de disques ont été attribués à des œuvres de qualité (dont nous avons signalé plusieurs ici-même, Simone Bartel, Cora Vaucaire, Jacques Marchais) et que d'autre part on assiste à l'éclosion de nouveaux talents que nous ne manquerons pas de signaler à nos lecteurs.

De leur côté, les « amoureux du beau » font aussi de louables efforts pour combattre le marasme. Francis Cover et Henri Sire qui, à la « Closerie des Lilas », (sanctuaire des arts ou Paul Fort réunissait jadis ce que l'avant-garde comptait de meilleur : Apollinaire, Francis Carco, Charles Cros, Max Jacob, Alfred Jarry) organisèrent ces quatre derniers mois le « concours de la chanson poétique », Lilas d'or de la chanson ou prix Paul Fort. L'O.R.T.F. retransmit une partie des éliminatoires, mais on peut dire qu'elle n'y mit pas « le paquet ». N'importe, le concours remporta le plus vif succès, le jury reçut 720 textes dont 100 furent sélectionnés, nombre de bonnes choses ne furent pas primées mais elles existent, ce qui nous rassure grandement sur l'avenir de la chanson. Le gagnant du prix avec : « De la rue Descartes à Saint-Germain-des-Prés », auteur-compositeur-interprète Roland Dufrenne n'est pas un inconnu puisqu'il a déjà enregistré un 45 tours contenant, « Ça te va très bien », « Quand Brest », « Suivre », « La Sorcière », Barclay 70927.

Parmi les jeunes qui montent, il faut citer Guy Bontempelli qui n'a pas fini de faire parler de lui. L'académie Charles-Cros lui a décerné son « prix révélation » pour les douze chansons que contient son disque (Pathé, 30 cm, STX 210). Il

faudrait analyser chacun de ces textes car ils sont peu communs de nos jours, la poésie respire tout au long, si l'on ajoute que la voix est très agréable et que ce jeune A.C.I. (auteur-compositeur-interprète) n'a que 26 ans, compte tenu des progrès à venir, on est sans nul doute en présence de « quelqu'un ».

Eva, dont nous avons signalé le premier disque, continue son chemin particulier sans points communs avec « ce qui se fait ». Sa seule arme est sa voix mais quelle arme ! L'ami Brassens qui l'avait repérée ne s'y était pas trompé. Qu'Eva rencontre aujourd'hui pour demain son Raymond Asso et les nouvelles « Piaf » retourneront au vestiaire. Ecoutez son dernier 45 tours Philips 152054, vous en serez convaincus.

Il n'est que juste de suivre les efforts de ceux qui ont « tenu », qui ont fait front contre la bêtise ambiante et n'ont rien abdiqué.

Jean Arnulf a enregistré chez Philips un nouveau 45 tours qui ne le cède en rien au précédent : « La mienne à moi », « Mes souvenirs sont en vitrine », « Du côté de la vie d'artiste », « Dans les rues de Varsovie », sont de la bonne veine, il faudra en tenir compte un jour, et faire à cet excellent artiste toute la place qui lui est due.

Notre ami Gougoud vient de sortir chez Polydor un nouveau 45 tours. Ici aussi, le courage devra trouver sa juste récompense. Henri Gougoud « y croit », il a tout sacrifié à la chanson, il le sert sans restriction. Son ton pathétique pour chanter « Nazim Hikmet », la tendre nostalgie qu'il déploie dans « Mon père », cette douceur réaliste qu'il met dans « Tu sais », qui paraît cynique à l'oreille du bourgeois, enfin la verve d'« au cirque » qui sent la farce étudiantine fleurissant encore dans son cœur malgré les vicissitudes traversées depuis près de 9 ans, sont autant de signes qu'une âme de vrai poète habite en lui. Bravo Henri.

Francis Lemaire a trouvé en Francis Carco un cousin parolier de choix, le musicien et l'interprète Lemaire lui rendent bien tout ce qu'ils lui doivent. De douze très beaux poèmes, Francis Lemaire a fait douze très belles chansons qui ne déparent pas son œuvre déjà considérable (33 tours, Philips 680.063).

Patachou, que le public a peut-être un peu vite oubliée, a eu à nos yeux le grand mérite de conduire Brassens sur une scène. Il faut dire aussi que cette grande dame ne craint personne dans son métier. Son dernier disque le démontrera à ceux qui en douteraient. Cette aisance, ces inflexions malicieuses, ce sens du choix font de ce disque un modèle du genre : « Le village n'est pas la ville », « C'est pas croyable », « C'est ma chanson », « J'aurai du mal à tout quitter », nous ramènent une Patachou que bien des péronnelles devraient écouter (45 tours Philips, 437.189 BE).

J.-F. STAS.

MISE AU POINT

Notre collaborateur et ami Jean-Louis Gérard n'a rien de commun avec un certain Jean Gérard, auteur du médiocre feuilleton « Vive la vie ! » diffusé chaque soir sur la 2^e chaîne de l'O.R.T.F. et chaque dimanche soir par la R.T.B.

AU CAVEAU DE LA REPUBLIQUE

avec PIERRE GILBERT et PATRICK RAYNAL

Au Caveau il y a des traditions solidement amarrées :

Le rire préside à ses destinées.

L'anticonformisme ciselé d'humanisme y règne en maître.

Les grands de ce monde et particulièrement ceux qui oppriment y sont assainés avec humour, roserie, voire même avec insolence.

Le nouveau programme s'inscrit dans cette continuité et pourtant il comporte deux taches inattendues et insolites.

Le tour de Jean Touchard, orné d'esprit colonialiste et patriotard.

Le tour de Jacques Bodoin, qui contient avec un mauvais goût évident, une satire idiote des chansons anarchistes.

Le talent de ces deux interprètes n'est pas en jeu car ils en ont à revendre, mais c'est leur esprit réactionnaire teinté d'un conformisme démodé qui donne une fausse note au programme actuel.

Heureusement, il y a Pierre Gilbert dans une forme éblouissante, plus percutant que jamais, un roi dans le royaume des chansonniers, Patrick Raynal qui pulvérise l'ennui, Charles Bernard qui sait donner un lustre extraordinaire au plus petit événement, Jean Granier qui égratigne, conte, chante avec talent, Guy Pezé à la nonchalance légendaire et aux savoureuses trouvailles, Fernande Pelot la sympathique et souriante pianiste auréolée de ritournelles, Maurice Albas, à la voix tonnante et fouguese, pourfendeur des retardataires et qui sait si bien établir d'emblée cette intimité qui fait chaud au cœur entre les chansonniers et le public et qui fait la popularité du Caveau et celle des artistes qui s'y produisent.

Suzy CHEVET.

Le Gala du groupe

Louise-Michel

DEPUIS la réquisition par les services de la télévision de notre vieux « Moulin de la Galette », au cœur du vieux Montmartre où nous militons depuis tant d'années, notre groupe n'a pu pour sa fête annuelle trouver une salle à la mesure de sa popularité. Cette année voulant marquer le souvenir des luttes ouvrières du 1^{er} Mai en même temps que notre « décentralisation », nous avons organisé notre gala dans le grand vaisseau de la Mutualité. Comme à l'accoutumée notre amie Suzy avait savamment dosé son « plateau ». La tête d'affiche, Hugues Aufray, représentant éminent de la jeune chanson nous apporta l'audience d'un public nouveau composé surtout de jeunes gens. Tout d'abord l'excellente présentatrice Eve Griliquez (qui nous régala entre chaque numéro de poèmes peut être peu connus mais de grande qualité) ouvrit le spectacle devant le groupe d'art basque « Gernika ». Si les internationalistes que nous sommes n'apprécieront pas les démonstrations patriotiques (particulièrement celles du drapeau) c'est peut-être surtout que nous ne sommes pas basques. Par contre le groupe choral sous la direction de Legaralde enthousiasma l'auditoire. Bien que tout jeune, notre déjà vieil ami Jehan Jonas se tailla un franc succès avec les chansons incisives que le caractérisent. Stéphane Ariel et Jean-Claude Néral dans les exercices de style de Raymond Queneau n'eurent pas l'accueil qu'ils méritaient, nous le regrettons fort pour ces jeunes artistes qui ont tant bûché pour monter ce numéro, leur talent ne peut être mis en cause, il est certain que les dimensions de la salle nuisent à ce spectacle ou les subtilités mimées ont une grande place. Henri Gougoud (accompagné par J. Cana) qui débula sur cette même scène dans une de nos fêtes il y a déjà quelque temps a trouvé pleinement sa manière, son aisance est grande, sa voix s'est affermie. Pas besoin, Espagne, Nazim Hikmet, Carcassonne, Prière pour Mozart, sont autant de petits chefs-d'œuvre qui lui assureront une grande place parmi ceux qui « disent quelque chose » en le chantant. Francesca Solleville (accompagnée par Yvonne Schmitt) toujours très sobre, nous détailla magnifiquement des chansons dont le seul choix démontre le bon goût de l'interprète et sa maturité de grande artiste. Que dire de ces « Garçons de la rue » plus endiablés que jamais, sinon que le temps doit les rajeunir (qu'ils nous donnent la recette) tout ce qu'ils montent réussit, nous ne nous lassons jamais de leur « pauvre orpheline » et leur réclamation si par hasard un jour ils nous l'escamolaient. Puis arriva celui qu'une bouillante jeunesse attendait impatientement. Epaulé par ses six musiciens du « Skiffle group » il égrena pour nous avec beaucoup de maîtrise toutes les chansons de son actuel tour de chant. Hugues Aufray s'est fait le spécialiste de l'adaptation des chansons américaines. Entendons-nous bien il ne s'agit pas ici de quelconques chansons de cow-boys. En adaptant pour le public français les chansons de révolte, principalement celles de Bob Dylan, Aufray se fait le démystificateur d'un faux pays de cocagne où règnent l'exploitation, l'injustice, le racisme, la hantise de la bombe, l'abrutissement systématique élevé à la hauteur d'une institution, la religion qui recouvre toutes ces lares de son manteau d'hypocrisie. Remarquable musicien, ayant l'aisance de l'homme qui connaît son métier, Hugues Aufray possède aussi une science du rythme qui souligne parfaitement le ton pathétique qu'il emploie.

Au cours de cette agréable soirée, notre camarade Maurice Joyeux, infatigable animateur du groupe, retraça l'histoire des luttes ouvrières et lança un appel aux jeunes. Nous sommes d'ores et déjà certains que beaucoup l'ont entendu.

Le groupe libertaire « Louise-Michel » et plus particulièrement son comité d'entraide, remercie ici tous ceux qui, artistes ou camarades, ont si généreusement contribué à la réussite de cette belle fête.

Un copain du groupe.

▲ POESIE

Le Chien de Garde

Il y a quelques mois, je recevais « Le mauvais sang » de Claude Kottelanne (cf. le M.L. n° 117, décembre). Ce n'était pas une surprise car je le savais poète. Mais voici une nouvelle plaquette du même auteur. Son titre « Le chien de garde » peut paraître hermétique mais Kottelanne me l'explique ainsi : « Dans la maison dite du poète tragique, à Pompéi, se trouve la mosaïque du chien de garde ».

Le lecteur que n'a pas dépayé « Le mauvais sang » retrouvera dans « Le chien de garde », avec le même agrément, l'univers familier de Claude Kottelanne. Dans cet univers qu'il appelle souvent son « jardin ».

« Les souvenirs ne dorment pas. »

« Ils font leur toilette rien et mangent avec nous »

« Et vieillissent lentement dans les placards ».

Et même si

« Le paysage est truqué »,

« Le défilé s'organise en dépit des officiels ».

Le poète sera-t-il entendu ? Les critiques en place ne lisent (et encore ?) que ce qui porte la couverture des grands éditeurs. Le petit livre de Kottelanne, pourtant joliment imprimé chez Gaston Puel, à Veilhès, dans le Tarn, risque fort de leur échapper.

J.-L. GERARD.

● PEINTURE

Le 19 Juin

L'an dernier (cf. le M.L. n° 113, juin 65), j'avais annoncé la première Journée de la Peinture et, si je n'en ai pas reparlé, c'est que j'avais été déçu par ce que j'avais vu. Néanmoins, je persiste à croire que l'initiative est bonne et je suis tout prêt à encourager ses promoteurs. Pour la deuxième année consécutive, le Groupe des Peintres du Marais a obtenu qu'un jour par an, tout peintre puisse exposer en plein air, gratuitement et sans jury. La deuxième Journée de la

● SCULPTURE

Michel POIX

« Ça te plaît ? Tu sais, ce n'est pas encore terminé... », et cette main qui tremble pour saisir, sur la banquette arrière de la voiture, un cri de métal, un écorché d'étain... Ce fut là mon premier contact avec l'œuvre de Michel Poix.

La maîtrise de cet artiste ne se discute pas : c'est celle de l'instinct. Le cri (le désir aussi) en est l'expression la plus naturelle. Michel Poix n'est pas un esthète, Michel Poix est un inspiré ; c'est pourquoi ses personnages ne concèdent rien à l'anecdote et se révèlent à la lumière de la seule exigence.

Symboles d'une révolte ? Oui, mais la révolte est amour : désir et tendresse ont beau visage à travers elle. En définitive, Michel Poix est plus tragique que violent, de cette tragédie optimiste où l'espoir est une conquête sans jamais être une victoire, où l'espoir est vivant.

C. KOTTELANNE.

(1) L'exposition des étains sculptés de Michel Poix a lieu à la galerie Roland-Gérard (213 bis, boulevard Saint-Germain, Paris-8^e) à partir du 18 mai. Cette exposition a lieu sous l'œil sans doute « bienveillant » de Herm Dieng, qui nous offre une suite d'œuvres monotones où les couleurs du sang ont pris le pas sur les battements du cœur.

Peinture aura donc lieu le dimanche 19 juin, pendant le Festival du Marais, sous les arcades de la place des Vosges. Suivant l'exemple des poètes qui organisèrent là pendant des années la Foire aux Poètes, les peintres feront-ils mieux ? Je le souhaite de tout cœur. Rendez-vous, le 19 juin, place des Vosges !

En attendant, les peintres intéressés peuvent prendre contact avec le Groupe des Peintres du Marais en écrivant au Gill's Club, 7, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris (4^e).

J.-L. G.



Le Grand Naufrage

Jules ROY (Edit. Julliard)

Jules Roy est exactement tout ce que nous détestons. Officier de carrière, bourgeois moraliste, patriote, la bouche remplie de mots que sa caste a vidés de leur sens : honneur, vérité, patrie, etc. Lui-même le reconnaît volontiers, lorsqu'il dit : « Je suis un homme de droite et toute cette morale de droite, étriquée est la mienne, mais j'ai horreur de l'injustice et par ce côté-là je suis de gauche. » D'où vient-il que des hommes, qui ne sont ni de droite ni de gauche et qui mettent la droite et la gauche dans un même sac promu à la rivière, se sentent de la sympathie, une sympathie grimaçante, pour l'œuvre de Jules Roy ? Du style ? Assurément Jules Roy est un écrivain de qualité, mais pour ma part je préfère Céline. Mais à propos de Céline, ne voilà-t-il pas la réponse à ma question ? Jules Roy, impertinent, ronchon, est contre ce qui le dégoûte avec une obstination qu'aucune considération n'arrête. Et c'est peut-être ce point qui relie deux hommes aussi différents et opposés que Roy et Céline et qui explique notre état d'âme à son égard. Roy, par sa percutante analyse des êtres, est plus redoutable à ses amis, à sa caste, à sa classe, qu'à ses adversaires. C'est une situation qui, dans le passé, fut celle de Léon Bloy, de Daudet, et précisément de Céline et qui, incontestablement, est la sienne.

Son livre sur le grand naufrage, c'est-à-dire le procès de Pétain, en est le témoignage. Militaire de carrière, Roy est d'abord fidèle à Pétain avant de rejoindre de Gaulle vers qui l'attire une sympathie modérée. La discipline justifie toute collaboration militaire (le seul bien du militaire est justement cette discipline) ce qui ne l'empêche pas d'avoir des mots très durs pour ceux qui, à un moment, ne savent pas la rompre. Son ouvrage sur le procès Pétain est extraordinaire en ce sens qu'il emploie la juridiction d'exception, les accusés, les juges, les jurés, les témoins, il les démonte, nous les livre nus avec un mépris féroce et lorsque la pitié remplace le mépris, il touche dans la simplicité de son style à l'art d'écrire qui fut celui de Retz.

Roy a-t-il voulu désintégrer cette société qui est la sienne, d'un côté ou de l'autre de la barre ? Je ne le pense pas. Il les a vus et il a voulu simplement nous les montrer. Son caractère comme son talent ont fait le reste. Et moi à travers lui, je les ai vus !

Amiraux, généraux, ministres, magistrats. Du laurier sur les fronts, de l'hermine sur l'épaule, du chêne sur les képis, des étoiles sur les manches ? Allons donc ! Ce sont des nénuphars à moitié pourris par un climat malsain qui se baladent sur les eaux nauséabondes. De la merde quoi !

Merci à Jules Roy de nous l'avoir rappelé.

JUIN 36

par Georges LEFRANC

(Edit. Julliard)

Georges Lefranc, militant syndicaliste qui fut avant 1939 secrétaire de l'Institut supérieur ouvrier, a écrit de nombreux ouvrages sur le syndicalisme français et une histoire des travailleurs et du travail. Cette œuvre, qui peut être discutée sur le plan idéologique se recommande par la sûreté de la documentation et par son objectivité. Elle est un point de départ indispensable à ceux d'entre nous qui veulent dépasser la littérature anecdotique écrite à chaud, pour pénétrer plus profondément le sujet et se familiariser avec les mobiles qui déterminèrent les grands soubresauts de l'histoire du mouvement ouvrier.

Et dans ce domaine « Juin 36 » ou l'explosion sociale du Front populaire, qui vient de paraître dans l'excellente collection « Archives », publiées par Julliard, est à cet égard exemplaire. Certes, ce livre n'est pas destiné à remplacer « Juin 36 » de Danos et Gibelin, pas plus que l'excellent « Front populaire » de notre ami Daniel Guérin, mais il en est le complément indispensable.

Après un rapide retour quelques années en arrière, Lefranc suit avec minutie le déroulement des événements qu'il illustre constamment de pièces d'archives, de citations de militants, de déclarations d'hommes politiques ou de représentants du grand patronat français. Il reproduit des coupures de presse, fait appel aux mémoires laissés par ceux qui furent les acteurs ou les témoins de cette « explosion sociale » sans précédent. Et tous ces documents sont produits à l'instant même où le récit proprement dit les évoque, ce qui rend l'histoire de ces journées extrêmement claire au lecteur qui, à l'instant qu'il le désire, peut saisir l'ensemble ou retrouver le détail.

Lefranc est avare de jugement politique ou de comportement et c'est bien ainsi car les faits parlent d'eux-mêmes. De toute façon, les militants anarchistes qui participèrent à ces mouvements auront une vue différente de la sienne. Mais là n'est pas le problème. Ce que veulent d'abord les hommes,

c'est connaître les événements dans leur cadre chronologique et c'est exactement ce qu'a fait l'auteur laissant à d'autres le soin de plaquer sur ces faits le commentaire approprié à leur idéologie.

J'ai dit que « Juin 36 » sera une œuvre précieuse et le lecteur pourra voir par lui-même que pour ma part je l'ai largement utilisé dans ce journal même.

L'Erreur Judiciaire de Daniel Sarne

(Edit. La Table Ronde)

Cette nouvelle collection que publie La Table Ronde et que dirige justement Daniel Sarne, dans la mesure où son titre « Justice et Vérité » ne demeure pas une clause de style. Le premier volume « L'Erreur judiciaire » donne l'occasion à l'auteur de démontrer sous nos yeux le mécanisme de la Justice. Les deux affaires qui forment la trame de ce livre, l'affaire Solera ou l'affaire Deveaux, n'offrent en elles-mêmes rien d'extraordinaire. Crimes crapuleux banals ! Pourtant l'auteur habilement nous reconstitue le climat, note les témoignages et surtout les silences, trace de rapides croquis des notables, des villageois, de la maréchaussée, de l'appareil judiciaire et peu à peu apparaît, à côté de la vérité officielle, une autre vérité qui n'est séparée de la première que par ces insignifiances qui sont capitales pour les êtres frustes qui vivent serrés dans leur humanité étroite et médiocre. Mais ce qu'a peut-être mieux compris l'auteur c'est tout le travail psychologique qui se produit dans la tête de l'innocent qui acquiert la certitude que tous les faits sont contre lui et qui commence à les nier.

Dans la même collection, on nous annonce un livre sur « L'affaire Ben Barka » qui peut avoir un potentiel publicitaire supérieur. Je serai bien étonné si l'analyse sérieuse du caractère de ces truands et de ces flics qui y sont mêlés nous révèle des types bien différents d'humanité.

COLLECTIONS POPULAIRES

Les lézards dans l'horloge (L.P.), par Armand Lanoux. Le premier livre et le meilleur de cet auteur. L'histoire, qui se passe dans les milieux du cinéma, évoque avec bonheur les côtés grotesques et ridicules d'une profession qui en est riche.

Le côté de Guermantes (L.P.), de Marcel Proust. Ceux qui ont aimé l'œuvre de cet écrivain difficile renouent avec tous ces personnages sans aucun autre intérêt que le rapport de leur milieu avec leur comportement. Dans cet ouvrage le milieu et ses rides sont particulièrement agaçants. C'est justement le talent de l'auteur de nous les rendre acceptables.

Caligula et Le Malentendu (L.P.), d'Albert Camus. Voici enfin le théâtre d'Albert Camus. L'auteur est trop connu pour s'y attarder davantage. Il suffit de rappeler que ces deux pièces sont le complément émotionnel du Mythe de Sisyphe.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P Paris 11289-15
Téléphone VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommander ajouter 1 F au prix indiqué.)

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

BERTHIER P. V. :
L'enfant des ombres 8,45
Mademoiselle dictateur 7,50
Chéri bonhomme 6
On a tué M. Système 3,50

BOGDANOW :
Ceux de Cronstadt 12

BONTEMPS Ch.-A. :
Félix de la Forêt 7

BORDE R. :
L'extricable 6

En espagnol

Las relaciones secretas entre Franco y Hitler.
Ramon Garriga 15 F

BOUDARD Alphonse :
La cerise 15,40
La métamorphose des déportés 8,65

CAMUS A. :
Œuvres complètes 13,90

CARSON :
Printemps silencieux 4

CESAIRE Aimé :
Discours sur le colonialisme 7,50

DARIEN Georges :
Bas les cœurs 9
Le voleur 3

DEVALDES :
Han Ryner et le problème de la violence 0,50

DOUART G. :
Du Kolkozo au Kibboutz 14
Opération Amitié 9,25

Quelques exemplaires de :
Louise Michel 6 F
et de
La Révolution Inconnue
Voline 10 F

EATHERM C. :
Avoir détruit Hiroshima 17,50

FAUCIER :
La presse quotidienne 12

FERAOUN M. :
Journal 15
Les chemins qui montent 8,50
Le fils du pauvre 7,50
La terre et le sang 9,90

Nouveautés livres

Mahatma Gandhi
Romain Rolland 12,95 F

FREUD Sigmund :
Essai de psychanalyse 8,40

FROT Maurice :
Le roi des rats 19

GRACQ Julien :
La littérature à l'estomac 1,75

GUERIN Daniel :
Un jeune homme excentrique 13,50
Eux et lui 22
Sur le Fascisme T. I 12,30
» » T. II 18,80

Bakounine
d'Henri Ardon 4,40 F

HAGNAUER R. :
Les joies et les fruits de la lecture 6
L'expression écrite et orale 9,50

HEM DAY :
Tous les cahiers de « Pensée et Action » de 4 à 8

JOYEUX Maurice :
Le consulat polonais 6,50

LANZA DEL VASTO :
Principes et préceptes du retour à l'évidence 8
Approches de la vie intérieure 16
Pèlerinage aux sources 3,30

LEVAL Gaston :
L'enfance en croix 6,50

Juin 36
Georges Lefranc 6 F

LIME M. :
Les belles journées 3
Métro place des fêtes 9
Le maire du palais 12

LUCE Fabre :
Six millions d'insectes 14

MALTETE R. :
Paris des rues et des chansons 23
Intervention à cœur ouvert 9,50

Qu'est-ce que la propriété
Proudhon 3,85 F

NAVEL G. :
Chacun son royaume 12,50
Travaux 4,50
Parcours 6,50
Sable et limon 9,50

RESTIF DE LA BRETONNE :
Les nuits de Paris 4,50
Ingénue Saxancour ou la femme séparée 5

ROSTAND J. :
Esquisse d'une histoire de la biologie 2,90
Ce que je crois 6,20
L'Homme 2,90

Les torturés d'El Harrach
Documents préfacés par Henry Alleg

RUSSEL B. :
Pourquoi je ne suis pas chrétien 3
Ma conception du monde 2,90
ABC de la relativité 2,50

RUSSEL Francis :
L'affaire Sacco-Vanzetti 24,70

SADÉ, marquis de :
Justine ou les malheurs de la vertu 12
Ecrits politiques 8
Oxtiern — Dialogue entre un prêtre et un moribond 1,85
Les infortunes de la vertu 12
Histoire de Sainville 4,50

La naissance des dieux
Union rationaliste

SERGE Victor :
Mémoires d'un révolutionnaire 19,50

STEPHEN MAC SAY :
La vivisection, ce crime 6
Propos sans égards 20

SARRAZIN Albertine :
La Cavale 24
L'Astragale 15,40

SINE :
Dessins de l'Express 19,50
Dessins politiques 3

Les Essais fantastiques
du Docteur Rob

Ixigrec 15 F

SMITH :
La théorie de l'évolution 4,80

VALLES J. :
L'enfant 3,30
Le bachelier 3,30
L'insurgé 3,30
Le Tableau de Paris 13

VIAN Boris :
Romans et nouvelles 25
Théâtre : Les bâtisseurs d'empire 7,50
J'voudrais pas crever 7,50
L'écume des jours 2,50
L'Automne à Pékin 2,50
Et on tuera tous les affreux 9
Les fourmis 9
Vercoquin et le plançon 9
Elles ne se rendent pas compte 9

Collection « Comprendre »

ZEMLIAK

U. R. S. S.

Un Etat-patron tout-puissant

— les intermédiaires,
— les spéculateurs,
— les assassins,
— les ivrognes,
— les pilleurs,
— les voleurs,
— la corruption.

Satellites du régime !

... Est-ce du socialisme ?

LE MYTHE MARXISTE

par Maurice Laisant

Vingt siècles durant, aucune pensée n'a pu s'exprimer, aucune théorie n'a pu s'établir, aucun humanisme n'a pu s'affirmer sans que ce soit en raison du catholicisme, en corroborant ses dires et en se référant à ses dogmes.

Une pareille inquisition et un pareil monopole étendaient leur empire dans tous les domaines, celui de l'art y compris ; on ne pouvait peindre un paysage que s'il servait de décor à une crucifixion ou à quelque épisode de la vie édifiante d'un des bienheureux canonisés ; si, par hasard, on peignait un portrait, c'était à titre de donateur avec rappel de la foi de celui qui en était l'objet.

Les autres arts et la littérature étaient sous l'emprise du même envahissement.

Or, aujourd'hui, où le monde secoue son engourdissement et tente de penser librement, voilà qu'un nouveau salut nous est offert, qui endigue la recherche et prêche ex-cathedra.

L'homme, à peine échappé à la tyrannie de la religion catholique, s'offre à celle du marxisme.

Les écrits de Marx, ses affirmations, ses prévisions (même démentis par les faits) sont actes de foi devant lequel le croyant de la nouvelle Eglise n'a qu'à plier le genou et se signer.

Ce renouvellement de bail avec la passivité assure la parfaite quiétude des puissants de ce monde.

N'est-il pas possible d'envisager les problèmes qui se posent aux contemporains sans brandir saint Marx ou saint Matthieu. Et l'aveuglement de bien de nos « penseurs » ne tient-il pas dans cet écran qu'ils mettent entre eux et la vie ?

Retirez-leur les œillères du « socialisme scientifique » et les voilà perdus.

Socialisme scientifique ? En quoi ?

L'essentiel de ce qu'il affirme est aujourd'hui démenti par les connaissances, et ne se maintient que par une gymnastique propre à toutes les religions pour mettre en concordance les paroles saintes et les réalités.

Avant même que l'expérience l'ait dénoncé, l'essentiel de ce qu'il avance et sur quoi il s'appuie a toujours été démenti par l'éthique humaine et l'aspiration de l'homme.

Aujourd'hui, un thème à la mode veut que nous fassions le point avec les dévots de la seconde religion, et l'un des arguments en faveur de cette campagne est que notre but final est commun.

Cela relève d'une incroyable puérité.

Le but final importe peu, ou importe moins, que les moyens d'y parvenir.

Tous les hommes : riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, oppresseurs et opprimés, se montrent d'accord sur le but final.

(Il me souvient qu'en 1940, un jeune nazi de l'armée allemande expliquait avec une fiévreuse sincérité aux prisonniers parmi lesquels je me trouvais, que Hitler nous apportait le socialisme.)

Où les divergences se feront jour, ce sera lorsque, quittant du regard les lointaines perspectives d'un avenir au-delà de la vie, il faudra fixer dans le présent les normes de cette vie.

Alors, ni les Evangiles, ni l'évangile marxiste ne seront capables d'un secours.

Il faudra en venir au seul moyen possible : la responsabilité humaine qui n'a pas souci de réciter des psaumes les yeux vers le ciel, mais de résoudre les problèmes humains les regards fixés sur la terre.

C'est à l'homme qu'il faudra donner le soin de coordonner les activités humaines, de mettre en concordance les moyens et les besoins, et non à des systèmes métaphysiques, si savants qu'ils se prétendent.

Ce qu'il faudra, ce sera faire l'inventaire des besoins réels de l'homme et de la production à établir pour y satisfaire.

Ce qu'il faudra, ce sera réaliser une société en raison du présent, non dans l'ignorance du passé et dans le refus des perspectives d'avenir, mais dans le refus de voir dans ce passé ou cet avenir des entités métaphysiques dotées de vertus quasi divines.

Mais, revenons à Marx.

LE MATERIALISME HISTORIQUE

L'essentiel de la pensée de Marx tient dans cette théorie que le présent est engendré par le passé, ce qui est indiscutable, mais qu'il l'est d'une façon continue et prévisible, ce qui est notoirement faux.

Le peut connaître les traits du père et de la mère d'un enfant, cela ne me permettra pas avant sa naissance de vous en faire le portrait ; non seulement il peut ressembler à ses grands-parents, ou à de lointains aïeux, mais il peut subir l'influx d'impondérables échappant au contrôle humain, qui fera naître un génie parmi une famille de crétins, ou un taré dans une lignée saine.

De même, sauf de vagues prévisions, rien ne me permet d'établir une suite logique et sans faille, dans la continuité des systèmes, qui selon l'auteur du « Capital », se succédaient dans un ordre ignoré de la nature, à l'instar d'un corps de ballet.

Cette thèse selon laquelle une forme de gouvernement ne peut en remplacer une autre qu'en passant par le stade d'une troisième, peut apparaître, à première vue, comme la manifestation d'un esprit étroit se refusant à considérer la vie dans sa réalité avec ses avances, ses reculs, ses imprévus, ses chevauchements et ses surprenants aspects.

Ce besoin de codifier, de comptabiliser ce qui ne saurait l'être, peut sembler n'être, de prime abord, qu'une innocente manie.

En vérité, il constitue le pire des dangers, en ceci qu'il prétendra plier l'individu à ses élucubrations, qu'il châtrera l'homme de ses révoltes en lui exposant que, par un automatisme historique, les sociétés s'achemineraient des ancestrales tribus au socialisme rêvé, en passant par les divers empires, dictatures, royautés et républiques dont on ne saurait sauter les étapes.

Ainsi écarté du problème social, n'ayant plus pour rôle que de s'agenouiller devant la statue de la sacro-sainte Histoire (nouvel Etre Suprême), l'individu ne se sentira plus concerné par une évolution dont il est le jouet passif et le spectateur infantile.

DEVELOPPEMENT INDUSTRIEL, FACTEUR DE REVOLUTION

Au surplus, la vie est là pour démentir chaque jour les prétentions marxistes.

L'une d'elles est que l'évolution sociale est parallèle au progrès technique, par la concentration qu'il impose et, qu'en conséquence, une révolution ne peut éclater que dans un pays industrialisé.

Depuis lors, énumérons les révolutions qui se sont produites dans le monde :

— Révolution russe (où l'expérience est poussée le plus loin en Ukraine, province paysanne entre toutes) ;

— Révolution chinoise ;

— Révolution espagnole (dont l'Aragon, région la plus agricole va le plus avant dans le domaine de la collectivisation) ;

— Révolution cubaine ;

— Révolution hongroise ;

— Révolution algérienne (si tant est que le caractère nationaliste pris par cette révolte lui ait laissé celui d'une révolution).
En bien, où se trouvent dans tout cela les Etats industrialisés dont nous parlait Marx ?

Tout au contraire, les peuples de ceux-ci, relativement favorisés, pris dans les rouages d'un système, intéressés (même illusoirement) à la bonne marche de la société, en acceptent le principe et ne se montrent nullement disposés à bousculer l'ordre social (1).

Il est à penser enfin que la concentration opérée dans les grandes villes, étant accompagnée de la concentration policière des Etats, la révolte des campagnes se heurte beaucoup moins à l'appareil coercitif des gouvernements et offre des chances de réussite et de survie beaucoup plus certaines.

VALEUR D'USAGE, VALEUR D'ECHANGE

L'un des autres aspects de la théorie de Marx est le savant distinguo qu'il fait entre la valeur d'usage et la valeur d'échange d'un objet.

La première, basée sur l'utilisation qu'on en a, la seconde établie sur la demande qui vous en est faite.

Rompant avec le socialisme utopique qui envisageait le problème global, s'écriait :

« De chacun selon ses moyens,

A chacun selon ses besoins »,

le marxisme prétend tout au contraire déterminer (et déterminer de façon absolue) la part qui revient à chacun.

Prétention absurde dont Kropotkine démontrera l'inanité : comment établir l'effort et l'apport de celui-ci ou de celui-là dans telle œuvre ou telle découverte ?

Comment établir la part du travail conscient ou inconscient qui a permis de la réaliser ou de voir le jour ?

Enfin, quelle optique rétrograde, anticollectiviste, que cette opposition du bien individuel au bien commun, que cet alignement d'un système socialiste sur les bases du système capitaliste, en reprenant à son compte les distinctions puérides, les rouages parasitaires et les évaluations sans objet.

Qu'importe que les biens de ce monde viennent d'ici ou de là, soient le fruit de l'effort de l'un ou de l'autre, s'ils satisfont au besoin de tous.

Pourquoi reprendre en héritage la loi réactionnaire de l'offre et de la demande selon laquelle s'établit la valeur d'échange, porte ouverte à toutes les spéculations et à tous les mercantilismes ?

Pourquoi ne pas établir le divorce total avec les barbaries qui nous ont précédés ? Pourquoi cet aménagement de ce que nous nous devons de combattre et d'anéantir ?

DEPERISSEMENT DE L'ETAT

Cependant, Marx a daigné envisager la possibilité d'une société sans Etat.

Il a accordé que le socialisme autoritaire réalisé (en passant par la dictature du prolétariat), l'on pourrait s'acheminer vers un système anarchiste.

Je ne sais si certains libertaires se contentent de cet os à ronger, de cette promesse par le Messie Karl Marx d'une société idyllique (et servie sur un plat) dans un avenir indéterminé, mais quant à moi je ne me sens pas plus d'attendrissement pour ce cadeau hors de portée, que pour les mirages paradisiaques offerts par les prêtres des autres religions.

Au surplus, les chemins que m'offre Marx pour y parvenir m'invitent à lui tourner le dos.

En premier lieu une observation scientifique (dont le marxisme se revendique) nous apprend que les institutions, comme les êtres, sont dotées de l'instinct de conservation, et que loin de dépérir et de capituler, elles tendent à se développer et à se survivre.

Une observation scientifique nous apprend que plus ces institutions sont parasitaires et plus elles sont dotées de cet instinct. C'est ce qu'en médecine on appelle le phénomène du cancer.

En second lieu, cette promesse d'une disparition de l'Etat le jour où l'homme sera majeur est une imposture.

En effet, c'est nous faire prendre l'effet pour la cause.

C'est précisément dans l'exercice de sa liberté que l'homme accèdera à sa majorité.

Tant qu'il existera un Etat tutélaire, pensant pour lui, décidant pour lui, agissant pour lui, l'homme restera éternellement mineur.

La promesse marxiste équivaut à déclarer « Mon fils ira à l'école, certes, mais il n'ira que le jour où il saura lire et écrire ».

CONCLUSION

Le résultat de toute hypothèse se trouve approuvé ou infirmé par l'expérience.

Que serait l'hypothèse la plus séduisante que démentiraient toutes les expérimentations qui en seraient faites ?

Or, le marxisme a fait son expérience ; une révolution a triomphé dans le principe de l'auteur du « Capital », elle a étendu sur un sixième du globe son règne et sa puissance, elle a pu exterminer tous ceux qui lui voyaient un autre aboutissement et lui proposaient d'autres voies.

Aujourd'hui, avec près de quarante années de recul, il nous est possible d'envisager, d'évaluer, de faire le bilan de l'expérience marxiste de l'U.R.S.S.

Où en sommes-nous de la disparition de la dictature du prolétariat, à laquelle le régime socialiste devait faire suite ?

Le gouvernement de l'U.R.S.S. est tout aussi pesant (et plus pesant même) qu'aux premiers jours : il fait subir aux pays qui sont sous sa tutelle une oppression aussi terrible, sinon pire, que celles des autres pays totalitaires.

Il écrase tout ferment de révolte, tout soulèvement, toute affirmation de dignité humaine.

La révolution hongroise est là, pour nous apprendre combien cet Etat de socialisme autoritaire qui, aux dires de Marx, devait nous conduire vers l'affranchissement total de la planète, constitue, au contraire, une puissance de réaction, hostile à tout affranchissement de la personne humaine.

Où en sommes-nous du dépérissement de l'Etat ?

L'U.R.S.S. compte-t-elle aujourd'hui moins de fonctionnaires, moins de scribes, moins de policiers, moins de soldats, qu'elle n'en dénombrait en 1918 ?

Nous pouvons constater dans le concret, qu'ainsi que je l'indiquais plus haut, tous ces organismes parasitaires se sont multipliés et ne pouvaient que se multiplier, dans le cadre d'une hiérarchie accrue, dont l'éventail dépasse celui de tous les Etats réactionnaires dénoncés par « la patrie des travailleurs ».

Devant tant d'évidence, les marxistes dissidents (je veux dire ceux qui n'acceptent pas tout, dès lors que cela nous vient de derrière le rideau de fer), les marxistes dissidents s'efforceront à nous démontrer que la Révolution russe n'a pas été une révolution marxiste, qu'elle a dévié des voies du prophète en nous entraînant dans une caricature de révolution, en un mot que l'expérience a manqué et que ce qu'on nomme encore un Etat marxiste ne constitue qu'un accident du marxisme.

L'argument n'est pas nouveau et d'autres religions que le marxisme nous parlent d'accident lorsque nous dénonçons leurs indignités et leurs crimes.

Accidents que toutes les Saint-Barthélemy, accident que cette Inquisition qui ensanglanta l'Histoire et enfuma la pensée, accident que cette longue suite d'autodafés, de bûchers et de supplices qui fit commettre au catholicisme infiniment plus de meurtres qu'elle ne peut se revendiquer de martyrs.

Non. Pas plus que le catholicisme ne peut invoquer de regrettables accidents (l'emploi ici son euphémisme), pas plus le marxisme ne peut reprendre à son compte cette pitoyable excuse.

Comme l'Inquisition était une conséquence logique et inéluctable du Catholicisme, le Stalinisme était l'aboutissement prévisible et inévitable du Marxisme.

L'un et l'autre ayant la prétention de soumettre les hommes à des forces supérieures, l'un et l'autre considérant l'humain comme une matière, ne pouvaient trouver de la part de l'homme qu'indifférence ou révolte.

Il est temps de savoir choisir entre le ciel et la terre, même si le ciel nous est offert sous la forme pseudo-scientifique d'un Etre suprême ou d'une divinité historique.

(1) Les ouvriers américains sont fréquemment actionnaires des sociétés pour lesquelles ils travaillent.